

7. HOMO VIR POTENS APUD LUTETIANCES 1985 1989

7.1. URORADIOLOGIE'86 FILM 35MM

Il m'est arrivé une dizaine de fois dans ma vie, écrivais-je en 1985, d'entrer dans un amphithéâtre à reculons, certain que je ferais un bide. On n'est pas toujours au mieux de sa forme. Mais je pensais surtout à un cours que je haïssais viscéralement, tant il m'était impossible de faire entrer en cinquante minutes une initiation valable à la radiologie de l'appareil urogénital, à l'attention des étudiants en médecine débutants. Il m'aurait fallu disposer d'une tranche de deux heures; je mettrai quinze ans et un scandale pour les obtenir. Un scandale, car j'avais été une fois dans l'obligation de quitter l'amphithéâtre, furieux et engueulant des étudiants plus ou moins alors en rébellion généralisée, peu pressés d'y pénétrer, me faisant perdre autant de minutes précieuses. Le chœur des vierges professorales n'avaient pas manqué de s'en offusquer et j'avais été dispensé de ce pensum, à mon grand soulagement, mon exil corézien celtonien me mettant opportunément hors-jeu. Si j'y avais gagné en confort, c'était tout de même un des très rares échecs de ma vie d'enseignant, une verrue à éradiquer par le haut.

J'eus l'idée de bâtir le scénario d'un film sur ce sujet. Le docteur O Triquet, le directeur de l'Institut Schering qu'il venait de créer, me proposa de produire et de m'aider à le réaliser avec une équipe de cinéastes menée par le dernier directeur du Centre audiovisuel de Saint-Cloud

avant sa fermeture, Monsieur Garabédian. Les contraintes se révélèrent considérables car le film avait été sélectionné sur titre par le service de la formation médicale télévisée de l'A2, dirigé par le Professeur Lucien Leger, pour passer le dimanche matin en toute discrétion et sans publicité avant les services religieux. Sa durée ne pouvait excéder les trente minutes chrono réglementaires. Je savais ce que je voulais, mais il me fallut un certain temps pour que l'éclair jaillisse et que je puisse donner quelques fils conducteurs à l'équipe cinématographique de cinq personnes qui m'était allouée et attendait de moi des séquences excitantes. Le film se fera dans une ambiance bien différente de ce qu'ils auraient aimé, tant je leur imposerai de séances fastidieuses de prises de vue de clichés radiographiques statiques, bien loin de leurs habitudes de tournage : elles se passaient dans mon nouveau bureau trop exigü et surchauffé de Boucicaut, sans commentaires éclairants sur l'intérêt réel de la matière qu'ils filmaient sur un négatoscope heureusement d'excellente qualité. Les séquences animées étaient rares, limitées à quelques vues de transports ferroviaires de la Région parisienne ; leur courage fut mis à rude épreuve lorsque les rushes étaient projetés, sans références à un scénario qui n'existait que dans ma tête... Je n'ose dire et encore !

La date de projection sur Antenne 2 avait été fixée et confirmée, le désastre paraissait inévitable. Jour et nuit durant tout un week-end, Garabédian, sa monteuse et moi passerons des heures, des minutes et des secondes à visionner, tailler, couper, monter et démonter, coller des dizaines de courtes séquences les unes après les autres, chronomètre en main, toujours sans scripte préconçu. Mais, petit à petit, le film prenait corps et mes deux associés se rendirent progressivement compte qu'un produit élaboré émergeait de ce long travail ingrat dans sa

forme. À trois heures du matin, dans la nuit du dimanche au lundi, se déroula en 35mm, devant les yeux usés du trio épuisé mais aux anges, un film muet de vingt-huit minutes, divisé en trois actes séparés par quelques secondes de passages de trains censés symboliser, selon leurs dates de mise en service, les étapes du progrès de l'uroradiologie devenue imagerie génito-urinaire. Restait à le sonoriser en post-synchronisation ; ce sera fait le samedi suivant, non sans imperfections, incorrigibles durant le très court créneau d'une heure à peine que m'octroya l'ingénieur du son ; petits bouts par petits bouts, je dus improviser un commentaire off sans possibilité de reprise. J'en sortis éreinté. Mais le film était bon et prêt à temps pour une diffusion le dimanche matin suivant.

Déjà parti pour l'Uruguay, je ne le verrai pas autrement que sur la copie en 16mm que m'offrit l'Institut Schering. J'en aurai des échos très favorables, à commencer par les félicitations de Lucien Leger qui en était spécialement avare ; mais aussi en provenance d'auditeurs inattendus appartenant à un public en principe exclu de ce type d'émissions, en fait très regardées par des auditeurs protéiformes. Mon beau-père, alors hospitalisé à la Salpêtrière, m'identifia à ma voix. Michèle Audon, une amie alors en charge du projet cahotique d'Opéra de la Bastille que m'avait présentée Milos Sovak, reconnut ma voix en prenant son bain dans un hôtel de province, le poste maintenu en ambiance sonore maximale. J'obtiendrai un prix du meilleur film au festival du film médical d'Amiens, Filmed'88, et l'Institut Schering en fera une présentation officielle lors d'une grande réunion nationale. Mais le succès du film sera consacré par mes étudiants retrouvés qui le plébisciteront au grand dam du chœur des vierges académiques, bien incapables d'en faire autant. Je pouvais entrer de nouveau dans l'amphithéâtre le visage serein. Les

étudiants riaient bien un peu au début quand j'introduisais trop pompeusement mon propos, un épreuve de quelques secondes qu'avait fini par m'imposer le metteur en scène, mais très vite le silence se faisait et il arrivait que des applaudissements concluent la projection, phénomène inhabituel autant qu'incongru dans la vie universitaire qui couronnait les prestations dans lesquelles je m'engageais corps et bien.

Il m'est arrivé de regretter de ne pas avoir pu disposer, à l'instar de Barry Goldberg ou d'Alexander Margulis, d'installations de studio d'enregistrement audiovisuel dans les amphithéâtres mêmes où je professais à l'acmé de mes potentiels pédagogiques. Un enseignant, comme n'importe quel artiste professionnel, peut se trouver dans un état de grâce imprévisible asymptotiquement proche de la perfection et qui ne se reproduira jamais plus. Jean-Pierre Grünfeld coordonnait le tout nouveau DES de néphrologie et me demanda d'assurer avec deux amis, le transplanteur Jean-Marie Idatte et le biologiste Michel Paillard, un module intitulé «*Epreuves fonctionnelles et imagerie en néphrologie*». Nous produirons tous les trois, en 1986, pendant un week-end plein, vécu avec les étudiants dans l'amphithéâtre des cours et le réfectoire de l'hôpital Louis Mourier de Colombes, un happening extraordinaire, trio porté que nous serons par une séduction, un talent, une vitalité et une inventivité jamais égalées à mon niveau depuis. Sic transit gloria mundi mais quel dommage! Ces états de grâce académiques tiennent du bœuf et de la jam-session des poètes et des musiciens. Je me souviens avoir entendu un reporter de France-Soir raconter comment, revenant tout excité conter un scoop éclatant à son rédacteur en chef, Pierre Lazareff; ce dernier lui tint à peu près ce langage : «*Ne me dis rien, écris sur le champ ton truc sur ton papier, tu ne regretteras rien, sinon ton histoire*

galvaudée aura perdu toute sa force et son parfum !»

7.2. CONSTRUIRE ICR'89 ET REDRESSER L'ISR (1985 1988)

7.2.1. STRATÉGIE ET TACTIQUES POUR LA CAMPAGNE «ICR'89 À PARIS»

La campagne pour l'International Congress of Radiologie de 1989 à Paris (ICR'89) commença à la Noël 83. François Contenay était le chef du groupe d'incentive qui se constituerait petit à petit durant l'année 1984. Le plan de campagne était simple et sera rodé durant le trimestre d'hiver à l'occasion d'une tournée des ministères et des grandes administrations de la République. L'argumentation reposait sur deux volets fondamentaux, l'essor de la radiologie et le rendez-vous de 1989, en plein bicentenaire de la Révolution Française. ICR'89 devait être un gigantesque forum ouvrant une discussion au sommet sur l'apport réel des nouvelles technologies et précisant les grandes orientations pour la fin du siècle. Il fallait donc que les autorités républicaines laissent une place privilégiée à ICR'89, assurant aux congressistes et aux industriels le déroulement d'une manifestation qui pourrait drainer une vingtaine de milliers de personnes dans le cadre d'une manifestation grandiose. Ce discours passa généralement fort bien, mais nous servit surtout de banc d'essais puisque Pierre Mauroy puis Fabius changèrent la plupart des ministres ou leurs conseillers. L'on trouvera davantage de stabilité du côté de la Mairie de Paris bien ancrée sur Jacques Chirac.

Que savions-nous du passé? Nous n'étions pas les premiers depuis Antoine Béclère à avoir eu l'idée d'un Congrès International de Radiologie à Paris. Le Président

de la Délégation Française au Congrès de Madrid en 1973, le docteur Albert Djian, m'avait raconté qu'il avait proposé alors la candidature nationale. Son initiative quelque peu improvisée fut éliminée laissant le Brésil gagner contre l'Australie qui avait pourtant séduit en présentant un dossier technique très bien fait. Le Congrès de Rio De Janeiro en 1977 avait été un désastre. Les Brésiliens avaient traité ce projet avec insouciance, en ne terminant pas à temps un Palais des Congrès très éloigné des hôtels eux-mêmes peu nombreux. Les industriels en étaient sortis furieux d'avoir été mal traités dans des stands insuffisamment fréquentés. Le Congrès suivant de Bruxelles en 1981 avait été un grand succès scientifique mais pas assez concentrationnaire.

Du coup se déclencha une crise internationale dont Michel alors délégué français me donna les détails. Les industriels avaient très clairement signifié à l'International Society of Radiology (ISR) qu'ils ne soutiendraient plus que des congrès qui se dérouleraient dans des pays offrant toutes les garanties de sécurité et de participation. L'International Society of Radiology proposait la candidature de l'Inde à New Delhi pour laquelle la France vota, mais qui était honnie par ces derniers. À une voix près, les USA représentés par l'American College of Radiology gagnèrent la partie pour un congrès qui se tiendrait à Honolulu en 1985. La délégation américaine avait fait un show irrésistible à base de vahinés et de boys chantant et dansant le folklore hawaïen avec l'entrain que l'on suppose. C'était une façon de tourner un règlement moral qui aurait dû placer ICR'85 en Asie, en tirant parti de la situation d'Hawaï dans le Pacifique à mi-distance entre le Japon et les USA. Nous savions tous que les congrès internationaux atteignaient un degré de gigantisme tel qu'il fallait absolument la solidarité

totale d'une industrie de plus en plus prospère sans pour autant que les radiologues perdent la maîtrise totale de l'entreprise.

Il fallait donc un dossier technique totalement bétonné, donnant des assurances formelles à chacune des filiales nationales de l'ISR et aux grands industriels. Le contenu de ce dossier devrait être applicable et appliqué dès les résultats du vote s'il tournait en notre faveur. Dire que je n'ai jamais douté de cette heureuse issue sur un pronostic à long terme est proche de la vérité. Il n'en allait pas de même avec mes labadens, et les incertitudes comme la difficulté de la compétition paraissaient démesurées. Toutefois, à force de roder notre dossier, l'on finissait petit à petit par y faire croire. Trois autres pays étaient candidats, la Grande-Bretagne, l'Inde et la Thaïlande. L'Inde avait le plein soutien du Secrétaire Général de l'ISR, le Zurichois Walter Fuchs, un homme solide d'une grande distinction parfaitement trilingue. Antoinette Béclère avait été la première séduite par cet homme de son monde et l'avait gratifié d'une donation considérable qui était en fait le seul trésor de l'ISR qu'il gérait à l'helvétique, c'est-à-dire avec une avarice farouche. Pas plus qu'elle à vrai dire, Fuchs n'avait de sympathie profonde pour la radiologie française; il ne pouvait toutefois compter que sur l'appui pour le moins faible des pays non alignés en faveur du seul symbole tiers-mondiste de la Société. La Grande-Bretagne était la favorite sur le papier. Elle s'était déterminée très tôt, mettait en avant la haute stature morale du Royal College of Radiology; impressionnait la morgue de son leader Ian Isherwood, un vrai scientifique impliqué dans la genèse de l'IRM, doublé d'un radiothérapeute retors, mais aussi expert en son art, du nom de William Ross. Leur handicap était de promouvoir le nouveau palais des congrès de Birmingham, une ville industrielle en

déclin, peu engageante en matière de ces nourritures terrestres appelées pudiquement « *PROGRAMME SOCIAL DU CONGRÈS* ». La Thaïlande était une candidature de diversion, sans vraie consistance autre que le charme de son folklore directement sexualisé.

Nous nous doutions que nos adversaires ne nous prendraient pas au sérieux, tant la médiocre réputation de notre radiologie scientifique et notre dilettantisme promettaient au monde des votants un désastre à peine moins affreux que le précédent brésilien. Le fait que le scepticisme sinon l'ignorance régnait dans les milieux radiologiques français permit à notre bande des Quatre de travailler en paix et très efficacement. Chacun d'entre nous avait des défauts compensés par les qualités complémentaires des autres pour une synergie bientôt doublée de synchronisme dans les actions de promotion de plus en plus éclatées. ICR'89 devrait être logé dans Paris intra-muros. Le Palais des Congrès de la Porte Maillot ne faisait pas l'affaire, faute d'avoir des surfaces suffisamment grandes pour accueillir une exposition technique à la dimension du progrès industriel en cours. Il n'y avait pas assez de salles et de sièges pour accueillir le programme scientifique décomposé en dizaines de sessions parallèles. Contenay nous proposa le Parc des Expositions de la Porte de Versailles, offrant des hectares de place pour installer les stands des exposants. Nous n'avions pas la prétention d'égaliser la Foire de Paris ni le Salon de l'Agriculture. Par contre, il faudrait préfabriquer des salles dans l'un des halls. Le Parc des Expositions devint notre PC et, durant plusieurs semaines, nous travaillerons sur des plans d'installation qui figureraient dans notre dossier. Aucun détail n'était négligé et nous attacherons la plus grande attention aux issues de secours et aux accès aux handicapés.

Michèle Audon me mit en relation avec Yves Cuau, un ingénieur chargé de l'acoustique du futur Opéra de la Bastille, pour que nous ayons des salles bien insonorisées. Ce dossier technique fut imprimé au début du printemps 1985 dans les quatre langues officielles de l'ISR – anglais, français, espagnol et allemand. Sa présentation était sobre et de bonne facture, avec la totalité des plans d'organisation du Congrès Scientifique et de l'exposition technique, le plan de Paris avec les connexions entre le Parc des Expositions et les aéroports, le périphérique, les gares SNCF, les lignes de métro et de bus... jusqu'aux spécificités du courant électrique et des circuits hydrauliques. S'étaient joints à nous la Direction du Parc, Air France et l'Office du Tourisme de la Ville de Paris pour blinder la force de frappe. Imprimés et routés à temps, chaque société nationale reçut son dossier officiel au milieu du printemps.

Le dossier comportait la lettre d'invitation du Président d'ICR'89 à ses collègues des sociétés savantes membres de l'ISR. J'avais décliné l'offre d'assurer cette fonction, car j'estimais n'avoir ni la maturité ni l'envergure nécessaires. Être un bon concepteur ne signifie pas que l'on aura la maîtrise innée de l'autorité suprême. Aux arbitrages complexes nécessitant du recul et de la hauteur, je préférais être constamment sur le terrain à m'occuper du seul radiodiagnostic, et ce d'autant plus que je n'entendais nullement sacrifier au seul congrès mes activités de chef de service professeur des Universités enseignant et chercheur. Après élimination des principaux radiodiagnosticiens, qui ne ralliaient pas l'unanimité sur leurs noms, mais feront d'excellents vice-présidents, l'accord se fit sur la personnalité du Professeur Maurice Tubiana, radiothérapeute mondialement connu et alors Directeur de l'Institut Gustave Roussy. Plaidaient en faveur de ce choix, peu apprécié par nombre de diagnosticiens, sa

grande expérience des relations internationales, sa parfaite connaissance de l'anglais et surtout sa stature scientifique avérée qui symboliserait au mieux la prétention de faire d'ICR'89 autre chose qu'un prétexte à une ballade à Paris déductible de ses impôts.

Il y avait également deux lettres de soutien au plus haut sommet, l'une de François Mitterrand, l'autre de Jacques Chirac. L'implication politique était indispensable en tant que garantie de l'insertion d'ICR au début du mois de juillet 1989 dans un programme de festivités dont l'on voyait bien qu'il n'était pas encore le souci majeur des politiciens parisiens, en ce milieu de décennie. Nous avons choisi la première semaine de juillet. Plus tôt, il aurait été impossible de garantir les vingt mille chambres d'hôtel. Plus tard, il aurait fallu soit se heurter aux fêtes du 14 juillet, soit accepter une fréquentation plus faible comme les Anglais en avaient fait la douloureuse expérience à Brighton. L'Office du Tourisme avait fait la jonction avec le cabinet de Jacques Chirac. Côté gouvernemental, nous avons un délégué permanent du Premier Ministre Laurent Fabius pour nous éviter les sempiternels couloirs ministériels. Le docteur Laurent Raillard était un radiologue ami personnel de François Mitterrand qui sera constamment à nos côtés et réglera un nombre considérable de petits et de grands problèmes. En 1990, quand j'écrivais ces lignes, nul ne savait - en tout cas pas moi - qu'il œuvrait avec le docteur Claude Gubler pour contenir le cancer de la prostate de François Mitterrand depuis son élection. De même j'ignorai, jusqu'à ce que la presse le révèle quelques années plus tard, son implication dans le scandale d'Elf et son remugle nauséabond. Que l'on ne me compte pas parmi les chiens de la meute qui le poursuivront pendant de nombreuses années. Laurent Raillard fut un rouage essentiel de la bonne marche d'ICR'89. Son soutien ne me

manqua jamais, j'y reviendrai plus tard.

La procédure du vote de l'ISR était simple à l'époque. Chaque délégation nationale disposait d'une voix, à la seule condition qu'elle soit présente dans la salle où se tiendrait l'Assemblée Générale au milieu de la semaine d'ICR'85; aucune procuration, aucun vote par correspondance n'étaient acceptés. Il fallait donc courtiser à peu près soixante-dix sociétés savantes réparties sur les cinq continents, l'Afrique étant la parente pauvre. J'avais retenu la leçon d'Antoinette Béclère qui explosait de rage à l'idée des absences de délégués lors des votes aussi essentiels. Il fallait donc s'assurer des Européens. Guy Delorme se chargea de la diplomatie en langue allemande qu'aucun des quatre ne parlait. L'European Association of Radiology s'était réunie à Garmisch-Partenkirchen durant l'hiver 1985. Guy Delorme avait programmé une rencontre où les Français et les Anglais pourraient en découdre. Dans les coulisses, il avait œuvré pour nous, mais les Anglais avaient les faveurs du pronostic. Les industriels européens n'avaient qu'un souci officiel, PAS D'ICR'89 EN ASIE. Le combat se circonscrirait entre le Nordiste d'Albion et le Latin de Paris, le bloc germanique et les Pays de l'Est devenant déterminants. Il n'y eut pas de vote puisque l'EAR n'avait pas de relation officielle avec l'ISR. Je présentai sobrement le projet français en anglais pendant les trois minutes allouées. Le représentant anglais, décontenancé par notre brio, fut médiocre. Nous n'avions pas gagné la partie, mais à l'évidence l'auditoire avait été séduit par notre dossier. L'Anglais Ross en fut le premier meurtri. Notre élan n'autorisait plus de compromis impliquant notre retrait.

L'on pouvait raisonnablement conjecturer sur l'union de la majorité de l'Europe continentale sur notre candidature. À Garmisch, je retrouvai plusieurs amis américains qui

n'avaient aucun doute sur l'échec inéluctable des Anglais consécutif au choix de Birmingham. Autre sujet de satisfaction, le Président de l'ISR en exercice, le Wallon Jeanmart, nous soutiendrait d'autant plus qu'il ne parlait pas anglais. Au retour de Bavière, Bigot et moi avions décidé qu'en aucun cas nous n'attaquerions les autres candidatures sur les faiblesses de leurs dossiers respectifs. Défendre le nôtre au sommet serait la meilleure stratégie gagnante.

7.2.2. DÉLÉGUÉ DE SINGAPOUR À PARIS (PENTECÔTE 1985)

Il restait à résoudre deux énigmes. Nous ne connaissions rien de l'Asie et les pays latino-américains seraient certainement les arbitres ultimes du scrutin. Il aurait été vain que nous nous déplaçons en Asie. Nous invitâmes le docteur Cho, Président de la Société de radiologie de Singapour à nous visiter à Paris, grâce à l'amabilité d'UTA qui financerait son voyage. Nous avions correspondu l'année précédente. Par Clément Fauré, je le savais francophile. Il nous délégua son secrétaire général Lenny Tan. Il n'était pas dans nos intentions de l'inciter à devenir notre agent électoral, mais de lui demander en toute honnêteté de nous donner une idée des rapports de forces, sans qu'il soit conduit à trahir une éventuelle solidarité asiatique. L'homme ne payait pas de mine, mais était fort intelligent. Impressionné par la qualité du dossier et les égards que nous lui manifestions, il devint un ami à qui présenter les richesses de Paris devint un plaisir partagé. Pour bien lui démontrer notre considération, Michel Bléry nous invita à dîner chez lui, geste totalement inhabituel dans la société policée de toute l'Asie.

Les conclusions à tirer de nos entretiens avec Tan

étaient que la solidarité asiatique n'existait pas. Il ne croyait pas à la victoire de l'Inde, pays trop insécurisant sur le plan de l'hygiène alimentaire et déconsidéré par de ses relations avec l'Europe de l'Est. Les Asiatiques voteraient sans doute pour la Thaïlande dont la cote remonta soudain dans notre évaluation pronostique. Le point de vue de Walter Fuchs ne manquait pas de valeur, mais sonnait irréaliste. Certes, il fallait s'ouvrir vers les pays en voie de développement dont l'Inde était un parangon aux besoins considérables. Le terrorisme sikh se manifesta malheureusement par l'explosion d'un Boeing 747 d'Indian Airlines. Les douanes indiennes avaient l'habitude de traiter les matériels d'importation transitoire en les bloquant indéfiniment. Enfin, la prohibition des boissons alcoolisées pourrait bien apparaître en filigrane des votes négatifs.

7.2.3. TUNIS, TUNISIE, MAI 1985

Je fus invité à effectuer une mission d'enseignement à Tunis, à l'initiative de mon ancien élève, le Professeur Slim. Là aussi, les jeunes radiologues voulaient apprendre et savoir. Leur niveau de qualité n'avait rien à envier à celui de leurs homologues marocains et latino-européens. Ils redoutaient certainement la crise économique, mais ils ne freinaient pas leurs efforts pour autant. La Tunisie était membre de l'ISR et se réjouissait à l'idée d'un congrès parisien, mais l'envoi d'un délégué national dans un pays aussi lointain qu'Hawaï était douteux. J'appris que les Italiens faisaient un malheur en arrosant le pays avec les programmes quotidiens de la RAI diffusés à partir de la Sicile toute proche. Alors que les Français se contentaient d'envoyer leurs vieilles émissions d'Antenne 2, les Tunisiens se mettaient à apprendre l'italien pour comprendre les informations et les films infiniment plus

attractifs.

7.2.4. LA CAMPAGNE D'AMÉRIQUE LATINE (JUIN 1985)

Le Dr Laurent Raillard obtint du gouvernement français une mission exploratoire en Amérique Latine. J'étais volontaire pour la réaliser dans les semaines précédant le Congrès d'Honolulu, en profitant du décalage horaire favorable qui me ferait gagner un jour. Je devais quitter Paris au début du mois de juin, visiter les dix capitales concernées dans le sens des aiguilles d'une montre et gagner directement le Hilton de Waikiki Beach pour l'ouverture d'ICR'85, le 1er juillet 1985. Ce voyage était un autre challenge aussi démesuré qu'aléatoire. Je n'avais que peu de jours pour le préparer, une vie plus quelques jours, comme Raoul Dufy. Le périple par avion était déjà un casse-tête. Les conseillers d'ambassades devaient être prévenus à temps pour m'accueillir avec des agendas bien remplis. Ils devraient prendre contact avec les représentants nationaux des sociétés savantes et prévoir la programmation d'une conférence scientifique. Je voulais placer mon voyage sous le signe de la radiologie de haute valeur ajoutée. Ainsi pourrais-je tester la valeur des radiologues et les inciter à effectuer un voyage à Paris qui ne serait pas seulement touristique et réservés aux états-majors.

Choisir un sujet de conférence ambitieux lorsque l'on voyage à l'étranger est une marque de considération pour le pays que l'on visite. L'art du pédagogue est de le mettre à la portée de l'auditoire par la présentation de données simples suivies de cas de plus en plus complexes. Avec l'expérience, l'on sait vite à quelle vitesse il est possible de s'exprimer. L'on fixe alors mieux le niveau de progression

en profondeur et le moment où il faut savoir s'arrêter et attendre les questions des auditeurs. L'échographie ultrasonore était la technique la plus légère qui montait dans tous les pays du monde. Tout sujet y touchant de plus ou moins près serait apprécié de mes hôtes. Le cou était une région encore mal connue alors que les lésions thyroïdiennes, ubiquitaires sur tous les continents, sont aisément étudiables par les ultrasons. Les parathyroïdes seraient la cerise sur le gâteau. Je n'avais pratiquement pas parlé l'espagnol depuis le lycée. Durant mon périple en Amérique latine, je n'envisageais que des conférences dans cette langue, mais j'y aurais beaucoup plus de contacts avec mes compatriotes que lors de mon expérience précédente chez les Yankees. Je tablais sur mes quelques traversées de l'Espagne pour me convaincre que je saurais intéresser les hispanophones, quelles que soient les qualités phonétiques et grammaticales de mon castellano.

Connaître la géographie est le prérequis indispensable pour réussir un périple de cette sorte. Je commencerais par le Brésil et tournerai dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à Panama. L'agence de voyage du Ministère des Affaires Etrangères avait réussi la prouesse de le faire tenir dans le temps. Les étapes n'étaient ni trop longues ni trop courtes. Il fallait seulement qu'il n'y ait aucune défaillance dans le système aérien de l'Amérique du Sud. Tout avion manqué, tout incident technique, toute indisposition mettraient le château de cartes en l'air et le Quai d'Orsay ne garantissait rien. Je serai toutefois traité en voyageur privilégié, muni d'un passeport de fonction qui me permettrait d'avoir accès aux services des ambassades, sans bénéficier toutefois d'une vraie immunité diplomatique.

7.2.4.1. BRÉSIL, SALVADOR DE BAHIA - SAO PAULO - RIO DE JANEIRO

La partie brésilienne était la seule étape qui n'avait pu être organisée par les Affaires Etrangères, faute de temps, mais aussi à cause de la structure morcelée de la République Fédérale. Il y avait autant de féodalités que d'Etats. Dans ces cas-là, le mieux est de s'adresser à l'industrie française. L'agent du Laboratoire Guerbet était un homme dynamique riche en contacts personnels. Il s'acquitta parfaitement de sa tâche malgré le très court délai à lui imposé.

L'avion d'Air France arrivait au petit matin. Je devais m'envoler pour Salvador de Bahia dans

les heures suivantes. Il avait réservé une chambre au Convento do Carmo, un vieux couvent transformé en pousada en plein vieux quartier. L'on prenait une douche avec de l'eau couleur rouille, l'on se lavait les dents avec la bière du réfrigérateur, et le buffet de la salle à manger débordait de fruits de toutes les couleurs. J'avais rendez-vous dans l'après-midi avec le président de la délégation brésilienne à Honolulu, le Professeur Itazil Benicin Dos Santos. Il me reçut dans son cabinet privé, car la radiologie de la totalité du sous-continent sud-américain ignorait le plein temps hospitalier, ce qui me ramena trente ans en arrière. Je ne parle pas le portugais et lui ne parlait pas français, nous nous exprimâmes donc en mauvais anglais. L'intelligence affective fait la traduction la plus efficace quand les sabirs se confrontent. Il avait reçu notre dossier et son contenu lui convenait.

Itazil m'invita à dîner et je me réjouissais à l'avance de goûter à la fameuse gastronomie épicée de Salvador de Bahia. En fait, je me retrouvai dans le restaurant français du tout nouveau Méridien dont Jacques Chancel

avait tout récemment fait la réclame. Pour mon hôte, c'était le moyen optimal d'honorer son visiteur et, si le repas fut moins exotique que je l'aurais souhaité, la cuisine était vraiment succulente. Son fils, purement anglophone, servait d'interprète et me traduisit l'effroi de son père lorsqu'il avait appris que je logeais dans un hôtel de la vieille ville. La criminalité y était élevée et obsessionnellement présente dans tous les gestes de la vie courante. Le Professeur Itazil me fit cadeau d'un livre qu'il venait d'écrire sur la radiologie du thorax luxueusement imprimé dans sa langue natale. Je lui promis de publier l'analyse que j'en ferai pour le «*Journal de Radiologie*» et tins parole. Je m'étais fixé pour règle durant tout mon périple de ne rien promettre que je ne puisse tenir, une fois de retour à Paris.

Je quittai Bahia très tôt pour Sao Paulo où m'attendait le Colegio Brasileiro de Radiologia, une société savante concurrente et puissante au plan national brésilien, favorable aux Américains du Nord, mais non reconnue par l'ISR. Sao Paulo est une métropole infernale, une sorte de New York aux buildings moins élevés et à la circulation automobile plus vibrionnesque. La pollution atteignait des sommets encore inconnus dans l'hémisphère nord. Le chef de la radiologie locale, F*** S***, était un Libanais qui avait émigré durant la seconde guerre mondiale et me fit en anglais une description de ce qu'était le Sud Brésil, beaucoup plus prospère que le Nord, avec ses plaines riches à l'Ouest, son industrie un peu trop mégalomane et ses nombreuses colonies européennes et japonaises. Au Brésil, Juifs et Arabes étaient alors et sont sans doute toujours fondus au sein d'un même groupe, «*Os Turcos*». L'accueil fut aussi cordial que la compréhension difficile. Dans l'Amérique Latine de 1985 que j'arpenterai à pas de géants, l'on ne parlait, selon les pays, que l'espagnol

ou le portugais. Le français n'était plus l'apanage que des vieilles familles cultivées. L'anglais n'y était pas davantage pratiqué et la langue du «*Norte-Americano*» officiellement abhorrée. J'ai mangé à Sao Paulo le meilleur bœuf du monde, la seule viande qui ait réellement fondu dans ma bouche sans que j'y mette les dents, dans une churrascaria sur les murs de laquelle s'affichaient d'immenses photographies des plus belles bêtes à peau noire et luisante, à longues cornes effilées et à grosse bosse, que l'on appelle zébus en Afrique.

Dans la soirée, je rentrai à Rio par la navette Varig à moteurs turbopropulsés qui vole beaucoup plus bas et moins vite que les jets. J'aurais voulu que le vol ne finisse jamais, quand il longea la Côte Atlantique puis la Baie de Rio dans un ciel sans nuage, offrant un panoramique en «*plan-séquence*» ininterrompu à hauteur des collines et du Christ, alors que le soleil se couchait à l'Ouest sur la forêt vierge. À ce jour, je pense avoir vu à ce moment-là la plus belle ville du monde, quoique l'on puisse penser des mérites de Nice, Naples, San Francisco, Sydney ou Hong Kong, également construite sur des baies maritimes. J'avais une chambre au Méridien de Copacabana. L'on était alors en hiver et il faisait froid la nuit. Il n'y avait pratiquement personne dehors. Je ne fis qu'une courte promenade, peu rassuré par les quelques rencontres humaines aux tenues peu engageantes qui vauaient à l'on ne sait quoi. J'avais de toute façon besoin de dormir, ce qui en manqua pas de se produire à la fin d'un journal télévisé américanoïde aseptique au portugais presque castillan. Le lendemain matin, j'avais rendez-vous pour déjeuner en ville avec l'agent Guerbet. Son premier geste fut de m'inspecter longuement sur toutes les coutures et de me féliciter de ne porter ni dorure ni argenterie sur moi. J'avais acheté, sur les conseils du Guide du Routard une ceinture spéciale

avec un holster où se trouvaient tous mes trésors. Dès que je fus installé dans sa voiture, il ferma de l'intérieur les vitres et boucla les serrures de sécurité des portes de la voiture. L'insécurité régnait en maîtresse à Rio et comme partout tout au long de mon voyage en Amérique Latine. J'aurais pu empiler des liasses de notes sur les histoires de braquages, d'agressions physiques, de viols de rapt, de blessures et de meurtres que j'entendrai dans les dix pays que je visiterai en trois semaines.

À vingt années de distance, je recevrai un courriel de John Amberg me faisant part de l'agression subie par un couple d'amis visitant la France et dévalisés en quelques secondes alors qu'ils se rendaient à Roissy dans un taxi soudain bloqué dans un embouteillage ; je lui répondis que c'était maintenant courant en France, ce à quoi il répliqua qu'elle copiait regrettablement la Californie ; je le rassurai, le Brésil était le donneur initial de leçon.

7.2.4.2. MONTEVIDEO, URUGUAY

Le vol Pluna qui me conduisit à Montevideo était flambant neuf et quasiment vide. Au sol, m'attendait l'attaché culturel ; il était désolé car il serait indisponible du fait de la coïncidence de mon arrivée avec celle de la mission française, un caravansérail du Quai d'Orsay venant discuter de toutes les actions industrielles, commerciales et autres avec leurs homologues uruguayens. Homme d'une grande courtoisie et marié à une femme charmante, il m'invita à dîner chez lui et je commençai à engouffrer toute une énorme collection de données sur le pays, prémisses de ce qui se produira durant tout mon voyage sud-américain au contact des ambassades. Partout, j'entendrai la même plainte sur la baisse d'intérêt que la France portait à la majorité des pays du sous-continent.

Selon des critères faciles à imaginer, les crédits culturels allaient de la diminution à l'effondrement et les refrains étaient repris par les indigènes dont la chasse à las becas - les bourses - était le sport quotidien. Espoir fou et désespoir courant des étudiants quémandeurs à cinquante contre un. Partout où j'irai dans le monde, je rencontrerai ces jeunes gens, intelligents et instruits, incapables de trouver sur place de quoi nourrir leurs cervelles éveillées par la télévision.

L'attaché culturel avait très bien rempli sa mission. Je donnai ma première conférence en espagnol à l'Hospital de Clinicas devant un auditoire fourni, de grande qualité et qui aura la délicatesse de m'aider à trouver les mots qu'il fallait pour meubler ma maigre librairie castillane. Dans le Cône Sud en effet largement peuplé d'émigrés ibéro-italiens, l'on parle castellano, c'est-à-dire l'espagnol napolitain de l'époque du royaume des Deux-Siciles, d'où la disparition de la consonance LL, remplacée par un J prononcé à la française et non en jota, ce qui donne un néo-vocabulaire, el castegeano. Nulle part ailleurs, je trouverai autant de francophones qu'en Uruguay. Le chef de service, un neuroradiologue d'origine hongroise, était polyglotte. Au déjeuner, j'enregistrai une déception inattendue. L'Uruguay comme l'Argentine sont de grands éleveurs de bétail et la ration alimentaire des visages pâles consiste à ingurgiter des quantités phénoménales de viande bovine, jusqu'à trois kilogrammes par jour dans les estancias. Le bife de lomo que je commandai était un énorme pavé dur et gris, sec à la mastication et fade en bouche. Il y a trop de parasites, trichines et tænia notamment et il faudra longtemps avant que l'asado ne vous serve une viande que l'Europe Occidentale connaît sous forme saignante ou à point. Quant aux moutons et aux gallinacés, ils sont plats pour les humbles péons des

grands latifondiaires. Parfois seule la peau compte pour en faire du cuir.

Libérée depuis peu du terrorisme tupamaro, Montevideo était alors une ville vieillotte, avec le charme discret des cités qui eurent un passé brillant et n'ont guère d'autre avenir immédiat que de rester la plus calme des capitales latino-américaines. Le soir, j'étais reçu par le président de la Société Uruguayenne de radiologie, le docteur José-Honorio Leborgne, un radiothérapeute descendant de la lignée prestigieuse des introducteurs de la mammographie et de la tomographie du larynx, les deux frères ayant été spécialement inventifs durant des exercices qui en avaient fait des hommes fortunés et influents. José-Honorio est représentatif d'une certaine aristocratie bourgeoise latino-américaine dont la richesse n'est pas ostentatoire et l'étendue de la culture, elle, est quasi universelle. Il ne parlait pas le français, mais il restait passionné par l'histoire de ses ancêtres, en provenance des Côtes-du-Nord, et dont l'émigration en Uruguay datait du Premier Empire, dont la décoration murale était l'illustration. Le dîner familial auquel il m'invita accueillait également un couple d'amis et tant l'espagnol que l'anglais étaient les langues officielles du repas. Je quitterai l'Uruguay avec une collection de cendriers, cadeau rituel de départ de cette Suisse du Cône Sud.

7.2.4.3. ASUNCIÓN, PARAGUAY

L'Uruguay n'avait pas de relation diplomatique avec le Paraguay sous Stroessner; le vol Iberia transitait par Corrientes, en Argentine. Dans l'avion monta mon voisin, qui se révéla être un gastro-entérologue d'Asunción qui rapportait triomphalement le «*Harrison*» de Buenos Aires,

destiné à son fils, étudiant en médecine. Son *Traité de Médecine* est la bible anglophone des médecins internistes du monde entier. Adeptes de l'axiome selon lequel tout pays a le régime politique que son peuple mérite et que l'observateur neutre a le droit d'aller dans tout pays qui veut bien l'accueillir, je n'hésitai pas à visiter le Paraguay où le généralissime Stroessner vivait les dernières années de sa dictature musclée. Lui comme l'ambassadeur de France étaient harcelés par Beate Klarsfeld à la recherche du sinistre docteur Mengélé dont l'on trouvera les ossements au Brésil peu après. J'avais la chance de passer dans ce pays, pot-au-feu de l'Amérique Latine, en hiver, quand la température extérieure est relativement clémente. Je me retrouvais dans l'ambiance de «*L'Oreille cassée*» et la guerre du Chaco aurait pu s'être terminée la veille. L'évènement qui réglait la vie quotidienne des citadins se tenait à l'Office des Changes où, à midi, s'affichait la cote du guarani qui chutait de jour en jour de quelques pour cent par rapport au dollar. L'ambassadeur de France m'accueillit avec une grande courtoisie et m'hébergea dans un petit appartement au sein de l'immeuble. Le conseiller culturel et un jeune littéraire qui y faisait son service militaire comme coopérant, m'apprirent plus sur l'Amérique latine que ce que j'emmagasinerai durant toutes les autres étapes de mon périple. Le voyageur français était rare au Paraguay et un missionnaire qui débarquait sans émarger au budget et avec une conférence était une apparition céleste. La Société Paraguayenne de radiologie comportait une quinzaine de membres qui pratiquement tous travaillaient dans le cabinet privé du seigneur local qui était aussi l'importateur officiel de la firme General Electric. J'appris là comment le gouvernement français avait négocié avec son homologue brésilien un énorme marché pour la CGR. Les radiologues brésiliens étaient furieux car la présence

technique était insuffisante et le montage des appareils s'étala sur plusieurs années, les moins influents étant servi les derniers.

La programmation de ma conférence coïncidait avec la réunion mensuelle des médecins d'Asunción. Je devais parler après un radiologue vénézuélien qui avait émigré à Philadelphie, chez mon ami Barry Goldberg. J'écoutai son topo sur l'échographie cardiaque avec la plus grande attention, car il enrichissait le mien d'une importante quantité de vocabulaire technique. Mon espagnol s'améliorait mais une charmante pédiatre, qui avait été formée chez Daniel Alagille à Bicêtre, m'exprima dans le français le plus pur sa déception de m'avoir entendu parler dans sa langue maternelle et non pas la mienne. Je lui demandai alors combien de personnes m'auraient compris si j'avais accédé à son désir. Sa réponse fut très évasive et si j'en juge par les gens que je rencontrai autour du buffet qui s'ensuivit, nul en dehors d'elle et de son mari.

La radiologie universitaire était conduite par l'adorable professeur Fresco qui me fit visiter son service dont l'équipement d'avant-guerre aurait fait rêver n'importe quel directeur de musée. Il aurait souhaité que la France lui fasse donation d'un échographe CGR. Je n'avais aucun moyen de l'exaucer, bien que le projet d'un hôpital fut dans l'air. Les Japonais trustaient le marché de l'échographie de l'hémisphère sud avec une méthodologie imparable. Ils proposaient des lots d'une vingtaine d'échographes à un prix avantageux pour la radiologie privée et faisaient une donation de deux ou trois appareils pour les hôpitaux de la charité publique ou religieuse.

Le match Brésil-Paraguay qualifiant pour la Coupe du Monde de football de Mexico était l'évènement du

week-end. La ville était dans tous ses états. Les supporters brésiliens avaient envahi Asunción et manifestaient bruyamment leur joie, certains qu'ils étaient de la victoire facile de leur prestigieuse équipe. Le gastro-entérologue et sa femme m'avaient invité à dîner dans un grand restaurant-spectacle, genre l'Orée du Bois, dont la meneuse de revue était une belle chanteuse brune formée au show à l'Américaine. Je me réjouissais d'entendre les airs de musique guarana qui avaient enchanté ma jeunesse. Là! Ce fut un festival de bossa nova à la dernière mode. L'exubérance brésilienne déchaînée contrastait avec la froideur de marbre des Paraguayens. Mon hôte finira quand même par obtenir que la chanteuse chante pour moi la complainte des Quatre Guaranis « *Asunción* ». Finalement, le dimanche après-midi, le Paraguay gagna à la grande stupéfaction de tous et le conseiller culturel me conseilla la plus grande prudence si je comptais sortir dans la soirée, tant la circulation automobile et l'alcoolisation s'annonçaient massives.

7.2.4.4. BUENOS AIRES, ARGENTINA

Je m'envolai pour Buenos Aires le lundi matin, après avoir vidé mes poches de la totalité des pièces de monnaie française que collectionnait un steward de l'aéroport Stroessner. J'arrivai dans la prestigieuse capitale endormie dans la froideur relative de l'hiver, encore sous le choc de la défaite des Malouines et paralysée par la fermeture des banques ordonnée par le gouvernement pour le lancement de l'austral, nouvelle devise plus ou moins alignée sur le dollar américain et remplaçant le peso continuellement surdévalué. La ville, divisée en cuadras à la mode madrilène, n'est pas vraiment belle, car elle s'étend sur une plaine dont le point le plus élevé est à quarante

mètres du niveau de la mer. Je vis des queues de personnes attendant leur argent faire sur trois ou quatre colonnes le tour complet d'une cuadra, par une température de dix degrés Celsius et un ciel gris breton. L'hyperinflation monétaire galopait sur toute l'Amérique du Sud et je rapportai avec moi toute une collection de billets de banque dont le montant rappelle ceux de l'Allemagne de la grande crise de 1929. La dépression économique et morale se lisait sur le nombre incroyable de belles maisons et de beaux immeubles totalement laissés à l'abandon, jusques et y compris dans les quartiers les plus résidentiels du genre Neuilly-Auteuil-Passy. Le niveau de vie de la bourgeoisie allait en s'effondrant.

Le radiologue correspondant de l'Ambassade de France, le docteur Saubidet, était pessimiste quant aux possibilités de voyages futurs en Europe. Mais le soutien de l'Argentine à la candidature de la France ne faisait pas l'ombre d'un doute. Le secrétaire général de la Sociedad Argentina de Radiologia, le docteur Loureiro ne pouvait pas voter pour l'Angleterre, dans le contexte trop récent de l'époque obérée par la guerre des Malouines ; l'Asie ne l'intéressait pas. La France ? « ¡Francia ! ; Y como no ! ; El Bicentenario de la Revolucion Francesa, gran fecha de la historia del mundo ! ». Cette adhésion au Bicentenaire de la Révolution Française m'alla droit au cœur. Dans notre groupe, les mots de Révolution Française terrorisaient mes collègues au point que, dans la littérature officielle du Congrès, l'on préférait parler de Bicentenaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen. Cela avait le don de me mettre en rage, car la promotion en était compliquée d'autant, la conjonction événementielle perdant de sa force persuasive, et pourquoi ne pas appeler un chat un chat ? comme l'on le fait à l'école primaire depuis au moins la Troisième République. Alors que la Révolution

de l'Amérique fut dirigée vers l'affranchissement d'une tutelle coloniale, notre Révolution de 1789 est le symbole de l'évolution des mondes politiques contre les tyrannies locales; bien peu de gens considèrent que la caricaturale guillotine - que Marie Stuart aurait probablement apprécié - est le symbole des droits de l'homme, bien que l'on ignore trop souvent qu'elle fut un grand pas dans l'humanisation de la décollation. Je suis enclin à penser que les têtes politiques craignaient qu'un esprit révolutionnaire ne soit en germination en 1985 dans la France mitterrandienne.

Ma conférence, organisée à la hâte par la charmante Teresa de B***, directrice de poigne de l'agence Agfa, eut lieu devant un parterre d'étudiants argentins totalement ignorants du français... à se demander s'il étaient vraiment carabins. L'on célébrait dans toute l'Argentine le cinquantenaire de la mort de Carlos Gardel. À défaut de savoir danser le tango, je voulais en avoir le spectacle. Il y en avait un au Viejo Almacén. J'y emmenai le couple de VSNA de l'Ambassade qui en avait le culte. La salle était en très grande partie composée de Japonais, totalement impavides devant un spectacle dont la sobriété était alors sans commune mesure avec la transformation à la Broadway constatée quinze ans plus tard. Il ne se produisait qu'un sextette dont un joueur de bandonéon calamistré avait un physique et un phlegme authentiquement asiatiques. Je reste encore sous le charme d'une chanteuse, superbe femme à la chevelure couleur blond vénitien, coulant jusqu'au milieu du dos. Plus du tiers de Buenos Aires est peuplé d'Italiens. L'on y mangeait d'ailleurs la meilleure pizza du monde à « *Los Inmortales* », restaurant branché devenu depuis une tourist trap.

Quinze ans auparavant, j'avais eu à Paris la visite d'une amie, Rose-Marie Achard, et de son père pharmacien à la recherche de leurs lointains ancêtres savoyards. Leur

voyage coïncidait avec une élection à la Présidence de la République Argentine et ils ne comptaient rentrer que pour le deuxième tour de scrutin, le premier devant aboutir à un ballottage. Juan Peron défia tous les pronostics en se faisant élire au premier tour du suffrage universel. Depuis, je n'avais plus eu la moindre de leurs nouvelles. Ils étaient très antiperonistes, avaient-ils pâti de la très longue période de dictature militaire violemment répressive qui avait suivi cette décevante élection? L'on se souvient encore des Folles de Mai. J'avais le cœur battant en composant les numéros des trois Achard répertoriés dans l'annuaire téléphonique. Ils étaient bien vivants, le père comme la fille. Lui avait perdu de sa superbe mais continuait d'exercer; elle avait poursuivi une carrière de danseuse au Teatro Colon et dirigeait l'école de danse. Elle n'avait pas souffert du régime politique. « *Tu comprends, me confia-t'elle alors que nous déjeunions près de l'aéroport, l'Argentine est un immense désert... Une fois sorti de Buenos Aires qui contient la moitié de la population, tu peux rester des mois ou des années dans une ferme, sans que personne ne te trouve* ». Elle redoutait que le pays ne sombre dans le communisme, car elle ne voyait aucune issue politique à la situation de crise générale qui y sévissait gravement. Les citoyens n'avaient aucun sens de l'état et chacun se débrouillait comme il le pouvait avec l'unique pensée de la sauvegarde instantanée de son intérêt personnel. Cette antienne-là sera valable pour toutes les capitales que je visiterai sur ce sous-continent. Endettement énorme, corruption généralisée, laxisme et démagogie affichés, fuite des dollars empruntés vers des comptes bien protégés à Miami ou à Puerto Rico, tout cela ne serait soluble que par la cancellation de la deuda.

On empruntait à tour de bras, mais l'on ne payait pas ses dettes et il était inconvenant de s'en offusquer. La veille de

mon départ pour Santiago du Chili, j'eus le pressentiment qu'il y aurait des difficultés. Pour la première et dernière fois de mon voyage, je téléphonai à l'ambassade de l'étape suivante. Après deux bonnes heures d'attente parce que les communications n'étaient pas simples entre deux pays qui ne sympathisaient pas, j'obtins l'attachée culturelle qui tomba des nues. Non, elle n'était pas au courant de mon arrivée. Je lui expliquai mon voyage et mes obligations de relation publique. Elle me promit de faire de son mieux. En gagnant l'aéroport de Buenos Aires, l'on passe le long du musée de l'Aviation où, en plein air, s'exhibent les avions de l'Aéropostale. Petite pensée émue pour Mermoz, Saint-Exupéry, Collinet qui ont bercé mon enfance au point de m'avoir fait songer à devenir pilote d'avion quand je serais grand.

7.2.4.5. SANTIAGO DU CHILI

Après deux milliers de kilomètres de pampa plate comme la main, plantée de temps en temps de très beaux arbres, l'on passe au-dessus de la Cordillère des Andes, près de l'Aconcagua. Il faisait un temps magnifique. Le Chili est un pays très long et mince et les avions passent relativement près des pics pour plonger sur l'aéroport de Santiago. J'aime les Alpes, mais les montagnes des Andes sont plus que belles. Elles sont autres.

Je n'ai aucune sympathie pour le Maréchal Pinochet non plus que pour sa dictature. L'accueil qui me fut réservé au contrôle de l'immigration fut cordial à souhait, rarement comédien exprima aussi bien le mépris dégoûté du préposé devant EL PA-SA-PORRR-TE-DEL-PRRRE-SI-DEN-TE-MITERRR-RRRAAN-DDD, examiné sans aucune sympathie et qu'il rejeta vers moi en le faisant glisser le plus loin possible au bout de

son bureau sans même me le tendre. L'attachée culturelle m'attendait, tout sourire, car elle avait pu tout préparer comme je le souhaitais et m'invitait même à loger chez elle. Santiago fut la meilleure étape de mon périple. Le Chili est un des plus beaux pays du monde et l'un des quatre où j'aurais pu songer à émigrer. Je rencontrai beaucoup de gens qui, eux, n'étaient pas heureux et rêvaient d'un parcours inverse.

Le chef de la délégation chilienne, un ancien élève de Nahum à Beaujon, était déjà parti dans l'hémisphère Nord, mais sa francophilie était notoire et nul ne doutait qu'il ne vote pour nous. Je maîtrisais l'espagnol de mieux en mieux et je donnai là ma meilleure prestation.

Je garde de Santiago le souvenir d'une ville magnifique flanquée des deux Cordillères. La nature y mêle les richesses de la terre et du Pacifique. J'y fis des repas somptueux arrosés de vins dont la qualité supérieure pouvait déjà rivaliser avec les meilleurs de France. Pays producteur de pierres précieuses et semi-précieuses, le commerce souffrait de son isolement diplomatique. Dans une boutique d'un quartier passablement détruit par le dernier tremblement de terre, je m'offris un échiquier en onyx. L'attachée culturelle me convia à l'accompagner au mariage d'un des employés de l'ambassade de France à une centaine de kilomètres au sud de la capitale. J'y goûtai un verre du produit de chaque étape de la vinification du raisin d'une vigne puissante, en mangeant des oignons et du pain dans ce petit village d'allure assez fruste et où la noce se déroulait dans une atmosphère cordiale et dépouillée. Il n'était pas question de visiter les poblaciones dans lesquels même la police n'entrait pas et où les habitants étaient censés vivre au bord de la sauvagerie la plus primitive. Les quartiers résidentiels de Santiago étaient entourés d'une ceinture de sécurité étanche; les explosions de violence

étaient quotidiennes, mais ne s'y propageaient pas. Le très courtois ambassadeur Depis sera le seul à ma connaissance à rendre visite au délégué chilien dès son retour pour le remercier de son soutien.

7.2.4.6. LIMA, PÉROU

En fin de soirée, après deux jours de rêve, je m'envolai pour Lima où j'arrivai très tard, après le couvre-feu. Le conseiller culturel, M Rose, m'attendait, heureux d'accueillir un compatriote mais anxieux de devoir conduire dans les dangereuses banlieues de Callao et de Lima. Il fallait d'ailleurs un sauf-conduit pour se déplacer dans de telles conditions qui offraient des cibles faciles aux terroristes du Sentier Lumineux. L'atmosphère me rappelait celle des villes comme Alger et Belfast, quand coexistent un faux sentiment de paix civile dans les quartiers protégés et des mesures draconiennes de police armée cloisonnant et la vie quotidienne et la cité dichotomisée. J'avais une chambre à l'hôtel Sheraton qui ressemble à une forteresse fortifiée construite autour d'un patio. Y logeait aussi l'équipe de football d'Argentine qui rencontrerait celle du Pérou le lendemain dimanche, également pour cause de qualification au Mondial de Mexico. C'est ainsi que j'eus l'honneur d'être frôlé par Diego Maradona, un tonneau tout en muscles, tout petit par la taille, mais immense par le talent.

Le dimanche matin, après le petit-déjeuner, l'on frappa à ma porte et quatre jeunes gens se présentèrent pour me guider pendant une visite de la ville à plein-temps du matin au crépuscule. Le chef, Jorge Velasquez-Pomar, dominait les trois autres grâce à son aisance à s'exprimer en français qu'il avait appris à l'Alliance Française. Trois ans auparavant, ils avaient fondé une ASOCIACION

FRANCOPERUANA DE LOS ESTUDIANTES EN MEDICINA, en réaction contre l'américanisation de la médecine péruvienne qui, trop poussée, la rendait de moins en moins adaptée à un pays en voie d'appauvrissement continu. Élevé comme beaucoup de Sud-Américains dans la philosophie du Sillon de Marc Sangnier, il tentait de persuader la France de lui procurer une bibliothèque de livres et de revues de langue française. Il m'exhiba un dossier dans lequel figuraient deux articles très courts publiés dans le *Quotidien du Médecin*. Il se désespérait du silence qui s'en était suivi. Le Pérou ne figurait pas dans le cadre des pays prioritaires. Le petit groupe me conduisit à la Plaza de Toros pour me faire humer l'odeur pestilentielle qui s'exhalait des bidonvilles impénétrables qui commençaient là. La suite fut plus touristique et, après un déjeuner dans un restaurant de pêcheur de Miraflores, je leur exprimai le désir de visiter le Musée ethnologique, ce qu'ils firent exhaustivement. Quiconque a lu «*Le Temple du Soleil*» ne peut que s'imbiber aux sources des présentations touchant aux civilisations successives des Indiens péruviens.

Ces jeunes gens faisaient étalage d'une fraîcheur d'âme exceptionnelle et leur sincérité aurait arraché des larmes au moins sentimental des culottes de peau du Quai d'Orsay : ce jour-là, ils sacrifiaient leur passion du football à leur faim de francité. Il fallait les voir se tendre à chaque fois que leur transistor vociférait les phases du match. Comment décrire la gigantesque ovation qui sortit de leurs poitrines quand le speaker émit l'interminable GooooooooOOOOOL qui signait la victoire du Pérou sur l'Argentine sur le même score étriqué qu'à Asunción. Après la visite au Mercado Inca où ils se désolèrent que je ne dépense pas les devises qu'ils imaginaient plus grasses que dans la réalité, et sur un dernier soda Inca Cola, je les quittai en leur donnant

l'assurance que je me battrais pour eux à mon retour. Je ne rencontrerai nulle part ailleurs un tel amour pour la France et sa culture. Il fallait qu'ils fussent bien naïfs pour croire à un miracle dont ni l'expérience de leurs aînés ni leur ignorance des réalités de l'extérieur n'avaient altéré l'image inoxydable. Le Conseiller culturel M. Rose me donna les moyens de contacter un professeur d'économie qui avait formé Alan Garcia à l'Université et qui ne me répondra pas et pour le Secrétaire Général de l'Union Latine, Philippe Rossillon, qui sera plus réceptif.

Le lendemain, je rencontrai différentes personnalités radiologiques. Le délégué péruvien m'écouta avec attention mais ne s'engagea pas. Il appartenait à une fraction relativement proche de la ligne nord-américaine du Colegio Interamericano. Depuis un certain temps, je commençais à fermenter ce qui pourrait être un projet de coopération culturelle médicale fructueuse entre la France et les pays latino-américains à adapter aux réalités économiques des deux partenaires et évitant les écueils liés aux pesanteurs sociologiques. Il y avait une énorme demande de bourses pour étudier en France; elles étaient d'un montant trop modeste pour permettre de vivre décemment dans nos villes universitaires et nombre de séjours étaient trop courts pour être efficaces. La sélection était trop rigoureuse pour ne pas sécréter des pressions en faveur des enfants des classes les plus fortunées et les mieux introduites. En France, l'on ne leur donnait pas de responsabilités effectives et vite, nombre de boursiers se contentaient d'un voyage semi-touristique et en fin de compte frustrant pour les meilleurs cerveaux. Qui plus est, la tentation de ne pas s'en retourner dans le pays d'origine occupait ceux qui s'implantaient bien. Le brain-drain des Etats-Unis, beaucoup mieux organisé au travers notamment des grandes universités jésuites, offrait de bien

meilleures situations ; il y avait toutefois à considérer les effets négatifs de la morga norte-americana et le mépris des Latino-Américains pour les Anglo-Saxons qui affectaient surtout ceux qui s'installeraient loin des Etats du Sud hispanophones, ceux qui ne pouvaient pas partir ou ceux qui étaient redhibitoirement allergiques à l'anglophonie. La France - à supposer qu'elle en ait eu envie et ce n'était plus le cas - n'avait pas les moyens de mener une politique d'aussi grande envergure. Je commençais à penser que, en radiologie du moins, l'on pourrait organiser un concours pour un nombre restreint de places, ce qui aurait pour mérite de créer une compétition franche et symboliserait l'ambition de maintenir une influence ou de la créer là où elle avait disparu sinon jamais existé.

L'hôpital où est enterré Carrion, un très grand parasitologue péruvien décédé très jeune après avoir identifié une maladie qui porte son nom, a été bâti avec une architecture très originale avec sa cour hexagonale en bois tropical, censée être d'inspiration française. Le chef de service de la radiologie, le professeur Arias-Schreiber, se désolait de la panne prolongée d'une de ses tables dont il fallait réparer le tube à rayons X ; la CGR refusait de s'exécuter, sans doute parce qu'elle savait qu'elle ne serait jamais payée. Après avoir visité un hôpital sud-américain, l'on n'avait pas envie de tomber gravement malade. Il était vivement conseillé d'avoir sur soi la liste des cliniques recommandées par l'American Express, une excellente assurance de rapatriement sanitaire et une profonde croyance dans la protection de Saint Christophe contre les accidents de la route. Le chef de la radiologie de l'hôpital de la Police venait de recevoir un appareil d'angiographie numérique, mais se désolait, lui, de n'avoir pas encore reçu le logiciel qui l'aurait rendu fonctionnel. Le soir, le très serviable agent de la Schering m'emmena à Pachacamac

écouter un opéra andin dans un restaurant proche de la place Carlos Gardel, ce natif de Toulouse décidément promu gloire sud-américaine. Il est très difficile d'obtenir des créoles qu'ils vous offrent de la musique indienne. L'on en entendait davantage à Paris aux hasards des désordres politiques qui nous ont envoyé les Quatre Guaranis et les Quilapayuns. Juste avant de prendre l'avion pour Guayaquil, j'eus le temps d'acheter quelques pièces en laine de lama et de visiter le Museo del Oro et ses pièces d'art Inca.

7.2.4.7. GUAYAQUIL, EQUATEUR

La compagnie Ecuatoriana de Aviacion possédait alors une flotte de quelques jets décorés par Calder à une époque où l'Equateur vivait richement du pétrole, ce qui n'était plus le cas en 1985. L'avion fit escale à Quito pendant deux heures. Il fallait descendre dans les salons d'un très joli aéroport au décor andin presque luxueux. Je ressentis alors un profond malaise général, une sensation de grande angoisse sans motif précis. J'avais le droit de me sentir fatigué, mais je n'avais aucun symptôme de maladies tropicales ou autres. Ces sensations déplaisantes cessèrent dès que l'avion redécolla et à la descente à Guyaquil, j'étais parfaitement en forme. Je demandai toutefois la faveur de me reposer quelques heures à l'hôtel. Il était loin le temps où le général San Martin et Simon Bolivar avaient quitté respectivement Buenos Aires et Caracas et chevauché à marches forcées dans la jungle pour se rejoindre et proclamer l'indépendance des colonies espagnoles et se répartir les zones d'influence ; cela se passa à Guyaquil le 9 août 1822 et un monument commémore cet événement capital qui rattacha l'Equateur à la Gran Colombia.

En 1985, l'influence hispano-mauresque avait fait place à celle des Yankees : je ne trouverai plus jamais de bidet dans la salle de bain des hôtels dans lesquels je descendrai au nord du Pérou. À la télévision, un épisode de « *Dynasty* » succéda au rituel discours du Président et son verbiage démagogique. Après les cinq mil millones de mil millones de pesos et de sucres, c'était au tour des soles comme plus tard des bolivares de percuter les oreilles de ceux qui n'avaient pas d'autre espoir que les gains improbables à la loterie nationale. Partout en Amérique latine, je verrai des soap-operas américains de type Dallas ou Dynasty, des dessins animés japonais qui m'apprendront qu'un ordinateur est una computadora, et le clip d'Ethiopia « *We are the world, we are the children...* ». Il régnait une température équatoriale à Guyaquil qui est sur un delta au bord du Pacifique, mais je supportais maintenant bien la chaleur même lourde ; mon syndrome africain avait guéri, à mon grand soulagement. Je retrouvai un urologue que j'avais connu à Necker parmi l'auditoire qui assista à ma conférence. Après une visite au Consul de France qui m'exprima son amour pour ce pays exubérant qui ne connaîtrait jamais la disette tant la nature était généreuse en fruits, légumes, poissons et gibier, je fus invité par les radiologues à déguster du crabe et de la bière, la meilleure du monde, dit-on. Avant de quitter l'Equateur, la préposée du Consulat, une institutrice contractuelle, me demanda si j'avais bien pris la précaution de ne pas boire de l'eau du robinet. Elle me pronostiqua une amibiase lorsque je me souvins que je m'étais lavé les dents sans recourir aux bouteilles du frigo, comme à Bahia : l'eau de Guyaquil était limpide, elle ! J'y échapperai, fort heureusement.

7.2.4.8. BOGOTA, COLOMBIE

Dès ma sortie de l'aéroport de Bogota, je retrouvai l'angoisse qui m'avait saisi à Quito. Elle ne se calma pas à l'hôtel et, fort oppressé, je me rendis à l'ambassade. J'y appris que le mal-être que je ressentais n'était que la conséquence du manque d'oxygène lié à l'altitude de ces deux capitales, supérieure à 2500 mètres par rapport au niveau de la mer. J'en avais pour trente-six heures et, si je ne voulais pas me retrouver en réanimation comme Françoise Sagan, il valait mieux que je n'en fasse pas trop. D'ailleurs le radiologue local, submergé de travail, m'assurait de sa sympathie et jugeait inutile de me rencontrer. Il avait donné des instructions à sa délégation afin qu'elle vote pour Paris. Je ne garde pas un très bon souvenir de mon séjour à Bogota où rien n'avait été organisé pour ma visite en dehors d'un déjeuner mondain avec le président de la Société franco-colombienne de médecine, un endocrinologue ancien interne des hôpitaux de Paris dont le nom m'était connu. Il me fit part de son désir de voir la recherche médicale se développer localement. Il était prêt à accueillir un Français compétent mais, à la seule condition qu'il se moule dans le conformisme bourgeois du pays, c'est-à-dire qu'il soit marié et père de famille. La ville suintait la violence à fleur de peau et aussi bien y vivre que s'y promener était dangereux ; en témoignera le spectacle d'un homme dépoitraillé que je croisai dans une rue, lardé de plaies thoraciques sanglantes. Je ne manquai pas le Museo del Oro. Sur un petit marché, un haut-parleur diffusait des chansons d'Aznavor en espagnol. Le mal d'altitude se calma effectivement au bout de deux jours et il me resta à accomplir un saut à une agence pour régler le seul problème de vol en avion du voyage. Je me félicitai d'avoir résisté à l'impulsion d'inclure par pure curiosité une escale

à la Paz, capitale de la Bolivie située à 4000 mètres d'altitude et sans intérêt tactique puisque la société nationale n'était pas membre de l'ISR. De même, l'ascension du Machu Pichu par Cuzco aurait relevé d'une folie furieuse.

7.2.4.8. CARACAS, VENEZUELA

Je finis par m'envoler pour Caracas, belle ville atteinte de la même frénésie que Sao Paulo. Le long de la montée de l'aéroport vers la métropole, les ranchitos aux murs couleur pastel paraissaient presque gaies, si l'on faisait abstraction de la même pauvreté que celles des favellas de Rio ou des poblaciones de Santiago du Chili. Curieusement, des antennes de télévision pointaient sur presque tous leurs toits. L'attaché culturel était dynamique, mais il n'avait pas pu joindre le délégué vénézuélien, déjà parti pour les USA et personne ne savait pour qui il voterait. J'ai vadrouillé dans Caracas et admiré ses beaux buildings construits par les Italiens et les Brésiliens émigrés, presque aussi nombreux que les Ibères. J'ai été bien reçu et véhiculé par un couple de radiologues dont l'une souhaitait acheter un mammographe CGR dont l'agent m'accueillit chez lui pour une agréable soirée. Je garde peu de souvenirs de cette ville. J'avais décidé avant de quitter Paris de ne pas emporter d'appareil photographique avec moi afin que je n'éprouve aucune distraction d'ordre trop touristique pendant cette mission qui demandait une intense concentration. L'inconvénient de cette formule est une absence de support d'imagerie susceptible de rafraîchir ma mémoire. Pour être franc, je commençais à en avoir marre de ce voyage extraordinaire qui me permit d'être alors une des très rares personnes ayant une connaissance en temps réel et documentée de tous les pays du sous-continent latino-américain.

7.2.4.9. PANAMA-CIUDAD, PANAMA

Je m'envolai avec plaisir pour la République de Panama et sa capitale, au choix Panama-Ciudad ou -City. L'on pouvait choisir sa langue, soit l'espagnol que je privilégiais chaque fois que ce fut possible pour le plus grand plaisir de mes hôtes, soit l'anglais. Je m'aperçus alors que je pouvais passer alternativement de l'une à l'autre de ces langues, sans recourir à la gymnastique d'une traduction française obligée, comme cela avait été le cas au Brésil et dans le Côte Sud.

La Présidente de la Société Panaméenne de radiologie était une très belle femme noire qui me fit l'honneur d'un très grand dîner-conférence, durant lequel, pour la première fois depuis mon départ, je fus harcelé de questions, positives dans l'ensemble. L'un de mes interlocuteurs tenta de se comporter en interpellateur peu complaisant, mais s'enferra dans sa dialectique en anglais, valorisant ainsi ma prestation.

La Présidente me fit visiter son hôpital et me présenta à une pédiatre qui montait une collecte de lait maternel à domicile pour l'élevage en couveuse de ses prématurés. Elle se heurtait aux préjugés des femmes qui craignaient superstitieusement cette traite artificielle, alors qu'elle étaient volontiers mères nourricières classiques pour bien d'autres bébés. Pourrais-je obtenir un clip vidéo dans lequel une très belle jeune femme française - pourquoi pas Brigitte Bardot, connue de toutes ici? - montrant son bonheur de donner son lait pour une noble cause? L'ambassadeur de France m'exprima, devant un pisco sour suivi d'un ceviche aussi goûteux qu'à Lima, son désir de voir se construire un hôpital français dans cette ville qui est la vitrine commerciale du monde orienté vers l'Amérique Latine, projet qui suscitait beaucoup d'animosité, la fiabilité du

matériel français étant fortement mise en doute. Que la foi soit bonne ou mauvaise, il y a un long chemin entre la sympathie et le passage à l'acte et à la signature d'un contrat. Il faut une certaine dose d'héroïsme pour acheter la médecine française quand l'on a de fortes raisons de penser que la maintenance ne suivra pas.

J'eus le temps de visiter le Quartier Français où se cultivait encore la mémoire de Ferdinand de Lesseps. Déboucher sur le canal de Panama procure un moment d'intense émotion; le chenal fait une trouée dans la jungle et l'on se croit le long du Canal de Bourgogne ou du Midi. Le vert était tendre, l'herbe rase, l'eau calme et sereine entre les berges nettes comme la Suisse; le transit des bateaux s'était arrêté au passage d'une écluse, un ketch à l'élégant équipage british précédant de monstrueux cargos. Je rendis visite à la jeune épouse du VSNA qui s'était occupé de moi à Asunción. Elle venait d'arriver à Panama-Ciudad afin achever sa grossesse auprès de sa mère, l'épouse française de l'ambassadeur de Grande-Bretagne. À peine trois semaines s'étaient écoulées entre nos deux rencontres et elle fut heureuse d'apprendre que mon voyage, qui donnait tant à rêver à tous ceux que je rencontrais, s'achevait sans encombre et avec succès. L'ambassadeur était un parfait gentleman qui ne s'offusqua pas d'un enthousiasme qui ne pronostiquait pas la victoire de Birmingham, UK.

7.3.1. WAIKIKI BEACH, HONOLULU, OAHU ISLAND, HAWAÏ

Je m'envolai pour Los Angeles à quatre heures du matin sur un vol Varig et de là, directement pour Honolulu dans un Boeing de United Airlines presque vide, où j'atterris le jeudi après- midi. J'obtins de la réceptionniste de l'hôtel

Hilton de Waikiki Beach l'une des plus belles chambres d'un étage très élevé donnant sur le Pacifique, sur le balcon de laquelle j'éprouverai un saisissant et irréductible vertige. Le lendemain, je fis un tour en ville pour acquérir quelques oripeaux adaptés à l'été hawaïen. Malgré toutes les précautions d'usage sur une plage méditerranéenne, j'attrapai en quelques minutes un méchant coup de soleil sur mes jambes, en me séchant d'un bain tiède dans une mer transparente de carte postale ; le sable presque blanc malgré un soleil déclinant transformait cette fin de soirée hollywoodienne en véritable barbecue infrarouge.

La délégation française, avec Maurice Tubiana, Jean-Michel Bigot, Michel Bellet, François Eschwège, Laurent Raillard et leur smala, arriva plus tard, épuisée par un vol qui les avait fait transiter par Amsterdam et Vancouver ; ils avaient à métaboliser un décalage horaire de quatorze heures ! Nous savions qu'avec un dollar à dix francs cinquante, nous ne serions pas riches. Nous étions surpris qu'il y eût aussi peu de monde attendu au congrès. Des nouvelles assez pessimistes avaient diffusé ces derniers mois selon lesquelles les Américains se heurtaient à de grandes difficultés. Le dimanche, la firme 3M organisa un pique-nique dans un hôtel-&-resort offert aux délégations étrangères. Quelques-uns d'entre nous manifestâmes l'envie de faire un parcours de golf. Je restai seul dans une voiturette jusqu'à ce qu'un monsieur brun, court et râblé vienne s'asseoir sur l'autre siège. Nous partîmes silencieux vers les premiers trous. Joueurs trop moyens, nous étions talonnés par un couple d'Américains impatientes qui se mirent à nous canarder et l'une de leurs balles vint percuter l'occiput de mon voisin qui répondit en vociférant quelques imprécations dans un anglais à l'accent rocailleux. Du coup, nous engageâmes la conversation en commençant par nous présenter l'un

à l'autre. Selon sa carte de visite, le docteur Sunderham Aggarwal exerçait à New Delhi; il était le chef de la délégation indienne. Je jouais avec notre adversaire le plus dangereux. Nous sympathisâmes immédiatement et le soir, les deux délégations dînèrent ensemble dans une excellente atmosphère. Les pointages que nous nous essayions à faire nous laissaient encore dans l'incertitude et les Indiens étaient très optimistes. Pas un instant jusqu'au vote, ils ne doutèrent de leur victoire.

Le mardi matin, les Anglais invitèrent tous les délégués à un english breakfast. Pleins de majesté et quelque peu distants dans leur cérémonial, ils apparurent avec les symboles ostentatoires, chaînes et sceaux, du très monarchique Royal College of Radiology. L'agente de la British Airways, assise à ma droite, me bassina de commentaires acides sur la prétention des Français : l'Entente Cordiale ne fonctionnait pas. Seul Maurice Tubiana fut invité à la réception offerte par la délégation thaïlandaise. En fin d'après-midi, nous avions la nôtre, au magnifique hôtel Halekulani, préparée avec soin par Monsieur Dagouat, notre représentant de l'Office du Tourisme Parisien, et Madame Lanfrey, notre contact avec Air France. La plupart des délégués internationaux purent assister à la présentation de notre montage audiovisuel que le Parc des Expositions avait fait réaliser par des professionnels. Avec Messieurs Pauphilet et Jéchoux, François Contenay, nos vice-présidents Roger Wackenheim et Jacqueline Vignaud, Alain Laugier et Alain Chevrot, nos femmes et nos représentants de l'industrie française, nous formions une escouade solide, soudée, concentrée, mais joyeuse et décontractée qui tranchait avec celles de nos concurrents. Nous restâmes pendant deux heures à l'écoute de nos invités; je revis plusieurs de mes amis sud-américains et fis la connaissance des

représentants du Chili, de Colombie, et de Panama qui me confirmèrent leur soutien. Les Sud-Américains étaient furieux parce que l'anglais était la seule langue officielle du programme, contrairement aux statuts de l'ISR. Je promis au délégué argentin, le seul venu avec un groupe de compatriotes, plus proconsulaire que jamais, que la France voterait pour lui conférer un siège au Conseil Exécutif de l'ISR. Le Professeur Itazil Benicin dos Santos me tomba dans les bras; il était aux anges car j'avais emprunté à l'escale de Panama le même vol Varig pour Los Angeles que lui et il m'y avait vu m'installer dans l'atmosphère nocturne du Boeing endormi. Les Européens étaient très peu nombreux, car le dollar américain cotait à plus de dix francs et l'archipel d'Hawaï situé aux confins de la ligne de changement de date était beaucoup trop éloigné. Avec une cinquantaine de congressistes, les Français étaient de loin les plus présents.

Notre moral était bon au seuil de la soirée occupée par un dîner organisé par la CGR pour rencontrer la délégation japonaise. L'ambiance était beaucoup plus compassée sinon austère et, aujourd'hui encore, je ne peux pas affirmer que nous avons convaincu le Professeur Tokuro Nobechi de voter pour nous ce soir-là. Une chose était évidente, ils étaient furieux contre les Américains qui avaient totalement raté leur congrès. Le nombre de participants était très faible, à peine plus de quinze cents. Leurs radiologues ne s'étaient pas senti concernés par cette manifestation qui ne se situait ni un niveau scientifique élevé, ni dans un endroit touristiquement séduisant tel que se présente Hawaï en juillet. Ils avaient été également desservis par une grève dure de la compagnie United Airlines qui n'avait cessé que quelques jours avant l'ouverture du congrès. Les Japonais n'étaient pas les seuls à se plaindre. Les industriels tenaient leur exposition

technique à deux bons miles du congrès dans de très jolies installations Pschitt Orange-Pschitt Citron ultralégères et incapables de supporter la moindre averse tropicale. Aussi n'y trouvait-on aucun appareillage mais seulement des prospectus et plus d'hôtesse désœuvrées que de visiteurs.

L'Assemblée Générale de l'ISR commença par les interminables rapports du Président, du Secrétaire général et du Trésorier. Je ne me souviens plus très bien dans quel ordre se firent les passages des présentateurs officiels des pays candidats. Indiens et Thaïlandais s'axèrent sur des vidéocassettes purement touristiques. Le montage audiovisuel des Anglais était de bonne facture technique mais d'une totale platitude. Birmingham, même proche de Stratford-upon-Avon et son héritage shakespearien, n'excitait pas et eux qui avaient inventé l'échographie, la scanographie et l'IRM ne songèrent même pas à en faire mention. Trop sûrs d'eux dès le départ, ils péchèrent tant par orgueil que par avarice dans la promotion de leur dossier. Exploiter Paris était une tâche plus facile mais, s'il y avait un peu trop de gastronomie à mon goût dans notre show, nous avons tenu à mettre des ingrédients destinés valoriser notre désir de bâtir un congrès scientifique sérieux. Sauf quelques brèves syncopes, jamais je n'avais douté de notre victoire finale, mais jamais non plus je n'aurais imaginé que nous puissions vaincre dès le premier tour de scrutin. Pendant des semaines, nous avons conjecturé sur des scénarii à trois tours, le dernier devant être éliminé à chaque fois, nous laissant affronter un pugilat avec les Asiatiques en finale. La sanction était sans appel, nous vainquions avec vingt-six voix, cependant que la Thaïlande passait devant l'Inde d'une courte tête. Les Anglais, bons derniers, n'avaient récolté que cinq voix charitablement alimentées par leurs ex-dominions blancs de l'hémisphère Sud, comme me l'avouèrent les

délégués australiens devant mon regard goguenard. Le scrutin à bulletin secret nous épargnait les séances de remerciements personnalisés. Nous reçûmes une ovation enthousiaste qui nous fit chaud au cœur. Nous avons mené notre affaire avec professionnalisme et en tirions un grand profit puisque nous n'avions dénigré aucun de nos adversaires. Nous croisâmes la délégation indienne avec tristesse, car elle avait été la plus charmante et sa déception était à la hauteur de ses illusions.

PRÉPARER CM'87 était la tâche suivante. Le lendemain du vote, j'avais l'esprit libre pour recevoir les représentants des sept firmes productrices d'agents de contraste, convoquées pour un business-breakfast pour définir les bases du symposium CM'87. Ils avaient reçu un petit mémoire préparé en vue d'une discussion que je voulais critique et exhaustive. Nous colligeâmes tous les éléments négatifs des symposia précédents. Il en sortit un modèle qui sera consacré par l'expression «*esprit de Montbazou*». Il fallait un *numerus clausus*, mais suffisamment souple pour que les cinq continents soient représentés et que des personnalités encore inconnues puissent être incorporées. Il fallait aussi que les sept firmes soient traitées sur un pied d'égalité : chacune serait représentée par quatre délégués et par trois communications orales inscrite dans le programme scientifique, tous et toutes intégralement choisis par elle, sans aucune censure en provenance du Comité scientifique. L'idée prévalait selon laquelle chaque firme aurait le désir de promouvoir ses meilleurs travaux de recherche, pour faire bonne figure devant leurs concurrents. L'on éviterait ainsi de tomber dans l'hypocrisie habituelle dans laquelle l'on accueillait une participation de l'industrie dans les programmes scientifiques. La délégation française ne représenterait pas plus de dix pour cent du panel et du programme.

La langue officielle serait l'anglais, sans traduction simultanée, à la fois pour des raisons de budget, de communication entre les participants et de place dans la salle de réunion qui devrait rester conviviale. Le symposium serait localisé dans une trappe, c'est-à-dire un lieu duquel les participants seraient de l'impossibilité physique de s'enfuir. Les Américains avaient beaucoup déçu à San Francisco en profitant des facilités de transports pour ne passer que le minimum de temps dans le symposium. Certains prirent l'avion la veille au soir de leur présentation et repartirent dès la fin de la discussion; d'autres prirent avantage du décalage horaire entre les deux Côtes pour arriver par l'avion du matin et ne passer que quelques heures dans la salle de conférence. Or l'intérêt majeur de réunions de ce genre tient dans les rencontres et les discussions informelles entre scientifiques lors des repas et des soirées. Le choix du Broadmore à Colorado Springs avait rempli ce rôle. Il y eut un peu trop de monde à Lyon, mais, l'on lui avait surtout reproché sa localisation dans un complexe éloigné de la ville et difficilement accessible; plus grave, les réjouissances gastronomiques et culturelles avaient été trop nombreuses et trop fatigantes; les scientifiques anglo-saxons sont des couche-tôt qui fonctionnent à l'heure solaire.

Enfin, le symposium serait gratuit pour tous, là aussi pour éviter toute hypocrisie et crises de jalousie. Les sept firmes financeraient à parties égales, sur la base de sept mille dollars chacune, un bon budget de plus de sept cent mille francs. Je pouvais ainsi louer le Château d'Artigny pendant une semaine de printemps. Le propriétaire s'était un peu fait tirer l'oreille, le mois de mai étant très riche en jours fériés. La date avait été choisie afin que les participants puissent également se rendre à Lisbonne, où commençait, dès le week-end suivant, le Congrès européen

de radiologie. Il y a une jet-set de la radiologie scientifique et de plus en plus d'occasion de voyager, d'où une certaine forme de symbiose qui peut être très favorable à l'une des réunions et désastreuse pour l'autre. Je savais que j'aurais davantage de prétendants à éliminer que l'inverse.

J'ai mon éthique de la jet-set scientifique à laquelle j'ai appartenu pendant vingt-cinq ans d'exercice; elle se refuse à organiser ou à participer à des voyages touristiques où la pédagogie et la science ne sont là que pour justifier un avantage fiscal. Les boon-doggles, comme les Américains les appellent, font partie du package des avantages inhérents à la condition académique; l'on est invité à donner une ou deux conférences, toujours les mêmes pendant des années, et, le reste du temps, l'on va pêcher le saumon en Alaska ou l'espadon dans les Caraïbes aux frais du congrès. Je ne voudrais pas passer pour un vertueux excessif, mais j'ai un code d'honneur. L'on ne fait pas de politique internationale si l'on ne s'inscrit pas pour au moins une communication scientifique originale dans le Congrès que l'on visite, et, de préférence, l'on paye son inscription au congrès, de façon à rester l'esprit libre pour sa mission principale.

À Honolulu, je présenterai devant un auditoire restreint mais professionnel un travail d'avant-garde mené avec les histologistes de Necker sur les effets des nouveaux produits de contraste sur les reins de souris de laboratoire de type Swiss IFFA, réagissant d'assez près comme ceux de l'homme. Les industriels n'aimaient pas mes travaux qui annihileraient ou compliquaient nombre de leurs promotions commerciales, mais ils me respectaient car ils savaient aussi que je ne truquais pas mes résultats et que je vivais médicalement parlant de leurs opacifiants sans lesquels aucune radiologie ne peut progresser à l'avantage des malades. D'où l'immense succès d'estime de la formule

audacieuse que j'introduisis à Montbazou. La radiologie française se positionnait ainsi en tête des pionniers de l'éthique industrielle appliquée aux sciences cliniques, un concept alors réputé inconcevable.

Sauf à se passionner pour le golf, le surf et le windsurf sur les rouleaux du Pacifique moins monstrueux en juillet qu'en hiver, Honolulu n'a pas de ressources touristiques inépuisables. Une journée de ballade dans les plantations d'ananas et de palmiers ne suffit pas à nourrir le cerveau. Le circuit en avion des autres îles de l'archipel ne manqua pas d'intérêt, mais il était interdit de survoler la région des volcans éruptifs de l'île d'Hawaï, alors très actifs. Mon coup de soleil ne guérissait pas et menaçait même de tourner à une grave phlébite de la jambe. La providence se matérialisa par une Française mariée à un Américain agent de la CIA, recrutée par ICR'85 pour accueillir les étrangers. Je retrouvai sa trace par le biais d'un restaurant thaï où je prenais tous mes repas, une fois le congrès fermé, et qu'elle nous avait recommandé. Elle m'invita à déjeuner le dimanche midi d'un repas vietnamien et elle découvrit ma jambe avec effroi avant de la laver elle-même à l'eau claire. Elle me promit de me guérir en quelques heures. Sur ce, elle alla couper quelques feuilles d'aloès dans son jardinet et en fit des tranches épaisses dont elle m'appliqua la chair grasse directement sur la peau brûlée et infectée sur laquelle elle passa et repassa une douzaine de fois. En quelques minutes, la douleur cessa ; en quelques heures, l'œdème et la rougeur disparurent ; deux jours plus tard et après quatre badigeonnages, tout était guéri. Elle m'apprit alors que les métallurgistes des chantiers navals de Pearl Harbor ne partent jamais travailler sans leur tranche d'aloès frais dans un sac plastique et que leurs brûlures ne s'infectent jamais. Je raconterai plus tard cette miraculeuse guérison à Milos Sovak qui fera l'analyse

chimique de la chair dans son laboratoire ; il y découvrira des substances steroïd-like, dont la structure chimique s'apparentait avec celle des hormones surrénaliennes et qui possédaient certaines propriétés anti-inflammatoires de la cortisone ; elles étaient déjà toutes inventoriées et brevetées.

À Buenos Aires, mon amie Rose-Marie m'avait raconté une drôle d'histoire faite d'une grave infection d'un rein survenue dans son enfance ; à bout de ressources, elle avait été envoyée dans le nord de l'Argentine, près de la frontière brésilienne où elle avait été soignée et guérie par la bave d'un crapaud selon une méthode indienne ancestrale. Bien qu'elle fut à l'évidence sincère, j'avais avalé son récit avec réserve, mettant cette sorcellerie sur le compte de souvenirs de jeunesse mal digérés. J'eus tort car, quelques jours plus tard et sans que j'eusse évoqué ce sujet dans la conversation, un VSNA me raconta la même histoire à Caracas. Voilà un aloès et un crapaud que l'on ne nous enseignait pas à la faculté.

Le couple me fit visiter une léproserie située sur les hauteurs surplombant la ville, dont il s'occupait avec la même sollicitude que Raoul Follereau ; j'ignorais que la maladie sévissait dans le Pacifique. Mon hôtesse était inquiète des rumeurs dont elle avait l'écho selon lequel l'antisémitisme progressait à pas de géant en France ; elle avait milité à gauche quand elle était étudiante à Paris et n'avait pas oublié comment elle avait été cognée par Jean-Marie le Pen qui lui avait laissé un coquard en souvenir d'une bagarre de nuit.

7.3. EASY DRIVER IN CALIFORNIA (JUILLET 1985)

Je louai une voiture à Los Angeles pour passer la semaine de vacances qui m'attendait en Californie. Je longeai la Côte Pacifique par le Highway #1 pour faire un léger détour par le château désert des Hearst qui avait servi de modèle à Orson Welles pour son film Citizen Kane. Big Sur et ses fauves de mer rugissants exhalaient une odeur de ménagerie puissamment terrienne. Carmel et ses villas pour milliardaires n'étaient plus dans mes moyens, je ne fis qu'y passer. La route côtière restera très longtemps fermée sur une bonne cinquantaine de miles, avant que les conséquences d'un effroyable effondrement de la corniche en falaise friable ne soient réparées. Il fallait passer par Salinas, une ville sans intérêt, sauf pour ceux qui avaient aimé James Dean et Steinbeck, à l'Est d'Eden.

À San Francisco, comme souvent en juillet, il faisait froid et pluvieux. Je donnai ma conférence sur les parathyroïdes chez Charles Higgins; il avait quitté l'UCSD pour l'UCSF et le Moffit Hospital où il allait s'investir dans la résonance magnétique à tropisme cardio-vasculaire. J'y retrouvai Gretchen Gooding toujours épatée par la beauté de mes images obtenue avec le Scanel 500 et sa sonde à barette de 7MHz. Je passai la soirée chez David Spring, un uroradiologue ami de Laure Mazzara, maintenant établie à Palo Alto, qui s'étaient retrouvés grâce à notre livre Intravenous Urography.

Le lendemain, je descendis d'une traite sur le Freeway #5 jusqu'à San Diego, le long de la plaine sous une température torride seulement supportable avec l'air conditionné. John Amberg m'invita à effectuer un parcours au La Jolla Country Club. «*JF, your golf has become respectable*». Je n'avais jamais aussi bien joué, comme quoi

le mental joue un rôle essentiel dans ce sport infernal que j'avais massacré à Asunción, alors que j'étais l'invité d'un ambassadeur pour la première et dernière fois de mon existence, et m'étais couvert de honte. J'étais porté par l'état de grâce.

7.4. HÔPITAL BOUCICAUT, ÉTÉ 1986

J'avais enfin un chef de clinique-assistant. Le Doyen Jean Rey m'avait octroyé un poste en 1984, mais Juan-Manuel Viñas ne l'avait assuré que pendant quelques semaines; son avenir était tracé vers la carrière administrative au Ministère de la Santé. Pendant des mois, j'avais cherché l'oiseau rare qui s'y intéresserait assez pour l'occuper. J'avais envoyé des courriers à toutes les Facultés de médecine de France sans résultats, jusqu'à ce qu'un ancien interne de Rouen, Marc Giwerc, un ancien Parisien originaire de la toute proche rue Saint-Charles désireux de revenir s'installer dans la capitale, accepte de me seconder, malgré la médiocrité du plateau technique de Boucicaut. La province me sauvera durant les quatre années de chefferie que j'assurerai dans cet hôpital, en m'envoyant ensuite un Bordelais, un Lyonnais et une Strasbourgeoise, tous d'ailleurs remarquablement formés.

Mes quatre mousquetaires, flanqués d'une vraie interne des hôpitaux de Paris, Liliane Rotkopf, étaient maintenant parfaitement intégrés dans leurs personnages respectifs. La nouvelle unité d'échographie avait pris son envol. Les derniers travaux d'aménagement étaient achevés. Tout le monde s'entendait bien. Sur les conseils de Joël Chabriais, j'avais acheté un Macintosh Plus sur les fonds du Symposium qui, entre mes travaux personnels et ceux de mon équipe, ne chômera pas pendant quatre années de bons et loyaux services après lesquels il sera remplacé

par des ordinateurs plus évolués de la gamme Apple. J'en ferai équiper également tout le staff médical d'ICR'89 et nous communiquerons par disquettes aussi souvent que par téléfax.

7.5. LE FONDS D'ETUDES ET DE RECHERCHE DU CORPS MÉDICAL DES HÔPITAUX DE PARIS

Nous vivions alors la queue de la crise existentielle de la médecine de 1983 instaurée sous la nouvelle direction socialiste imposant la formation des spécialistes par le biais de l'internat qualifiant. Internes et chefs de clinique étaient désenchantés par l'exercice hospitalier et le fuyaient vers le secteur privé qui en faisait ses choux gras. Ce phénomène général affectait la radiologie et un véritable brain-drain vidait les services, tant insondable devenait le tonneau de nos diaboliques Danaïdes : les nouvelles technologies aspirées par tous les secteurs professionnels, rendaient les plateaux techniques désuets particulièrement inattractifs. Les vides désespéraient toutes les disciplines médicales axées sur la recherche en laboratoire, même la chirurgie qui subissait des chutes de popularité impensables jusque-là. À titre purement personnel de chef de service en exil à Corentin Celton, j'avais vécu la crise en spectateur sauf à avoir été honoré par la qualité exceptionnelle de mes deux internes de médecine générale Canada Dry, un sobriquet qui aurait dû couvrir de honte leurs lamentables auteurs.

Cette crise, je l'avais surtout vécue au sein du FONDS D'ETUDES ET DE RECHERCHE DU CORPS MÉDICAL DES HÔPITAUX DE PARIS dont j'étais le Trésorier attentif depuis cinq ans. Cette institution régie par la loi de 1901 sur les associations à but non lucratif fut fondée à la Libération par deux éminents médecins des hôpitaux, Florent Coste et René Fauvert, à l'époque où il fallait lancer les internes dans

la recherche en leur donnant des bourses. Le financement venait d'un prélèvement volontaire sur la masse de ceux que l'on appelait les temps-partiels fournis par le concours du Bureau Central. Le Fonds avait en été un puissant incitateur et j'en avais bénéficié durant tout mon projet de clinicat dédié à la toxicité des produits de contraste. En 1978, en compagnie de Jacques Grellet, j'étais entré dans son conseil d'administration comme délégué de la radiologie alors que son secrétaire général Louis Auquier venait de négocier un new deal avec l'Assistance Publique, fondé sur un partenariat public-privé qui pérennisait un capital financier suffisamment élevé pour être crédible et efficace. Les Médecins des hôpitaux sympathisants continuaient à cotiser et leur participation, garante de l'indépendance du Fonds, échappait au contrôle de l'administration ; au contraire, la confortable donation de l'AP était contrôlée par le trésorier-payeur général. Avant la crise, les postulants étaient nombreux et la compétition sévère, laissait peu de place aux jeunes disciplines encore dénuées de traditions investigatrices. Il avait fallu batailler dur pour faire une place à la radiologie et le pli était maintenant pris.

Depuis 1983, la crise générale de la médecine sévissait, l'influence du Fonds pâlisait. Le premier symptôme fut la chute du nombre de cotisants actifs volontaires en provenance du corps hospitalo-universitaire maintenant bi-appartenant. Puis chutèrent encore plus vite le nombre des postulants de première année, ainsi que celui des boursiers demandeurs de renouvellement, en principe pourtant limité à trois ans. On pouvait légitimement craindre une remise en cause du bien-fondé de la participation officielle de l'Assistance Publique, tant deviendrait difficile sa défense devant le terrible Trésorier Payeur Général de la République, grand chasseur de

gaspis. Il fallait beaucoup plus qu'une attitude attentiste qui veut qu'une crise ait toujours une fin et qu'il suffit de se poster le plus coi possible avec l'espérance d'une conjoncture meilleure à bientôt venir. Je proposai à Louis Auquier une stratégie beaucoup plus agressive fondée sur le principe du bridge de ma jeunesse «*moins on a d'atouts, plus on en joue*». Il réussit à l'imposer à Jean de Savigny, l'inamovible Directeur des Affaires Médicales, qui appréciait le vigoureux soutien que le Fonds d'Etudes apportait à sa politique de formation des internes à l'économie de santé. Il nous fallait d'abord disposer d'un papier à lettres personnalisé et informatif, ce à quoi le colbertisme administratif jacobin répugne viscéralement; je le conçus sur le Mac et n'utiliserai plus que lui pour toutes les démarches afférentes à la fonction de trésorerie, notamment les appels de cotisation et les comptes-rendus des années fiscales largement diffusés par la case, le courrier interne de notre administration. Le Directeur Général de l'AP était le président ès qualité du Fonds, il y apparaissait tel quel suivi du nom de tous les membres du Bureau et du Conseil d'Administration, y compris celui du Président de l'Intersyndicat des Médecins, Chirurgiens et Spécialistes des Hôpitaux de Paris, tous noms reliés à des personnalités solidement reconnues par leurs pairs.

Nous avons en fin de compte trop d'argent immobilisé : nous créerons un Prix spécial d'un montant très élevé pour l'époque, auquel fut donné le nom de René Fauvert, alors toujours vivant et prêt à distribuer officiellement cet honneur. Le premier contingent de trois lauréats, toujours choisis sur titres et travaux après l'achèvement d'une période boursière de trois ans, se devait d'être exemplaire; il s'imposa avec les noms devenus célèbres d'Arnold Munnich, pape actuel de la génétique médicale, de Christian Bréchet, hépatologue devenu il y a peu

Directeur de l'Inserm, et de Philippe Lang, un solide futur professeur de néphrologie de Créteil. Leurs successeurs deviendront toujours de très grands personnages de la médecine hospitalo-universitaire parisienne, actuellement consacrés par des fonctions de très hautes responsabilités. L'Assistance Publique nous demanda de profiter de la création de ce prix de luxe, seulement alimenté par les cotisations libérales donc soustraites de toutes influences parasites, pour en faire le moment fort d'une réunion officielle introduisant également les lauréats des nombreuses bourses du Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris; tous les ans, elles étaient attribuées à des jeunes médecins étrangers pour y effectuer une année d'internat complète; les candidatures étaient recueillies dans les ambassades et la très dure sélection finale se faisait à Paris, lors d'une réunion du Conseil d'Administration du Collège; Sabah Iraqi en avait bénéficié pour m'aider lors de l'ouverture de la salle d'échographie. La première grande réunion plénière fut organisée en 1986 et, dès 1987, les stigmates les plus graves de la crise s'atténuèrent pour disparaître définitivement. Cette constance dans l'optimisme fit du Fonds d'Etudes, avec ses prix et bourses, une personne morale de plus en plus forte et respectée; j'en assurerai la trésorerie jusqu'en 1997, non sans avoir fait créer un second prix pour pérenniser le renom d'Auquier, à la suite du décès de René Fauvert. Je viens d'apprendre qu'ils ont été fondus 2004 en un seul PRIX FAUVERT-AUQUIER.

7.6. CONSTRUIRE ICR'89 ET REDRESSER L'ISR (1985 - 1988)

Un long voyage m'attendait en ce début de printemps 1986. La première des quatre années qui nous attendaient pour construire ICR'89 fut de loin la meilleure. Le stress

n'était pas encore là, quotidiennement érosif. Dans les mois qui suivent un succès comme celui d'Honolulu, s'établit un état de grâce à exploiter au mieux pour créer des structures de travail solides.

François Contenay, maintenant patron de sa propre maison Convergences, gardait la maîtrise d'œuvre de l'organisation technique, mais il lui fallait se muscler. Il reconstruisit la ligue qu'il avait formée lors du congrès européen de Bordeaux avec Francis Pasquier-Doumer en charge de l'avant-garde, et Patrice Lamot qui avait avec la Socfi une solide installation informatique.

De notre côté, il fallait investir toute la radiologie française dans l'entreprise : universitaires parisiens et provinciaux, radiologues hospitaliers civils et militaires, radiologues libéraux et nouveaux imageurs venus d'horizons divers, des cliniciens comme des chercheurs venus de la technologie industrielle ou de laboratoires à découvrir. Dans une affaire aussi colossale où l'on se fait plus d'ennemis que d'amis et l'on perd plus d'amis que l'on en gagne, la politique est omniprésente et le choix des personnes déterminant. Le principe retenu fut de constituer des trios en charge des nombreuses sous-spécialités cliniques, anatomiques, technologiques et satellites. L'on honorera les aînés, pour la plupart provinciaux, avec les présidences; la tranche des quadras-quinquas fournira le gros du travail par les secrétariats généraux, tous parisiens; la jeunesse, principalement provinciale, apportera son goût de l'innovation et sa connaissance des valeurs internationales de référence aux postes d'adjoints.

Je savais d'emblée que le versant national du congrès ne serait pas le secteur où je m'exprimerais le mieux, faute d'être suffisamment porté vers les compromis

indispensables à toute aventure humaine. Le secteur international me convenait davantage. Pragmatiquement parlant, il n'y avait qu'une alternative : ICR'89 serait un énorme succès ou un Trafalgar désastreux. À y regarder de près, la situation n'était pas brillante. ICR'85 avait été un échec total, - je revoyais mon interlocuteur argentin déguisé en touriste anglais des années folles, partant explorer les blocs de lave d'Oahu en frappant l'air brûlant d'imprécations en castellano des Deux-Siciles, « *un fracaso, una derrota, un fiasco, un desastre, un terramoto...* », dont les conséquences s'avéraient abyssales. Participation insuffisante, programme scientifique médiocre, déroute financière, crise internationale dans l'ISR, crise nationale aux USA, rien ne nous était épargné, mais nous gardions un optimisme de projet bien né et jusque-là bien mené. Toutefois, les Américains pouvaient envisager l'avenir avec sérénité, l'échec d'Hawaï sonnait le glas de tous les projets de concurrence à opposer au RSNA, maintenant bien établi à Chicago, où il drainait tous les ans davantage de participants venus du monde entier, déjà au nombre d'une trentaine de milliers en 1985, dont de plus en plus de Français.

Le principe de la pérennité des congrès internationaux était posé d'emblée négativement; même les Allemands et les Hollandais remettaient en cause leur soutien à ICR'89. Ils étaient peu désireux de voir se profiler un concurrent français de leur projet européen qu'ils voulaient de siège naturellement situé en Lotharingie germanophone, à Vienne plus précisément. Le RSNA avait résolu le problème des langues officielles, si tant est qu'il l'ait jamais évoqué, l'anglo-américain s'imposait et nulle interprétation simultanée ne se discutait en quelle que langue que ce fut. Durant mes deux premiers symposiums, j'avais moi-même expérimenté à la fois son coût exorbitant

et la difficulté de trouver à Paris des interprètes compétents et agiles en anglais médical technologique, capables de s'adapter à des débits de langage très rapides. Combien de fois, à Bruxelles, n'avions-nous pas entendus dans les écouteurs l'interprète cesser sa traduction en arguant de son incapacité de suivre un orateur au parler naturellement volubile ?

ICR'85 avait démontré la faiblesse morale de l'ISR. Contrairement aux autres disciplines médicales dont l'activité mondiale est régulée par des sociétés savantes internationales puissantes et bien organisées ; l'ISR n'avait pas résisté à l'absence de grands leaders à envergure supranationale, pour autant que l'on considère les Américains - et qu'ils se considèrent eux-mêmes - comme des nationaux ! Se creusait depuis près de dix ans un fossé entre pays riches et pauvres face aux technologies anciennes et nouvelles ; plus trivialement, les échecs successifs de Rio et d'Honolulu restaient à la surface. Seule personnalité estimée et respectée mais froidement isolée dans son bastion suisse allemand, le peu charismatique Secrétaire Général-Trésorier Walter Fuchs maintenait, solitaire, la flamme vacillante de la légitimité en cours de dévaluation. Un conflit très grave l'opposait aux Américains de l'American College of Radiology qui refusaient de se plier aux statuts et règlements de l'ISR. Le Président d'ICR'85, Robert Moseley, un très grand radiologue, se mourait d'un cancer du colon et n'avait fait à Hawaï qu'une digne figuration. Or, il était de jure personnellement responsable du Congrès et était devenu le Président de l'ISR pour les quatre années consécutives, donc jusqu'à ICR'89 ; le Président, Maurice Tubiana en l'occurrence, en devenait lui-même le vice-président. En fait, Moseley délégua à son secrétaire général, Luther Brady, le soin de négocier sa désastreuse succession. En

tant que président de la section radiodiagnostic, j'étais de droit membre de tous les comités de l'ISR et, de ce fait, partie prenante dans la crise dont je mesurai vite les dangers catastrophiques qu'elle nous faisait courir. Un congrès international sans autorité morale est un vaisseau sans moteur ni voile. Même lamentable, celle de l'ISR était indispensable à la bonne marche de nos affaires. Moins que jamais, il fallait tricher avec les statuts qui avaient été profondément modifiés à Hawaï, avec la création d'une section radiothérapique autonome qui n'aurait jamais de mal à tirer son épingle du jeu, quoi qu'il arrive, contrairement à celle du radiodiagnostic, vrai géant acromégale aux pieds d'argile.

Walter Fuchs ne tarda pas à venir plaider son dossier à Paris, au cours d'une réunion dramatique tenue au Centre Antoine Béclère, là même où Antoinette l'avait gratifié de sa confiance et d'une somme d'argent colossale. Cet homme fortuné et cultivé, athlétique et élégant, habituellement rose et frais comme le chef d'orchestre von Karajan, était décomposé, vert, fripé, tapi dans un coin sombre, devant cette table d'une douzaine de dirigeants français qui prenaient leur revanche sur sa morgue ordinaire et sa francophobie, en discutant de son sort sans précautions oratoires superflues. Cela dit, personne ne savait quoi faire et je le priai de ne pas démissionner de sa fonction dont je me sentais intégralement solidaire. Je votai donc résolument contre toute solution de compromis de petite épicerie permettant d'effacer indûment la dette américaine, c'est-à-dire sans contreparties pour le radiodiagnostic. Il n'était pas question d'abandonner l'Amérique de Gary Cooper aux seuls émules de Sergio Leone rêvant du rôle d'Avida Dollar; j'en étais honteux et malade pour elle. Je ne pourrai arriver à temps pour empêcher la prise de la Présidence de l'ISR par Maurice

Tubiana, en passant comme l'on dit aux échecs, avec la complicité de son collègue du board américain; c'était un moindre mal mais inopportun tant nous cumulions trop de pouvoirs virtuels. Je mettrai toute mon énergie et mes ressources pour improviser une stratégie infiniment plus gratifiante pour Paris qui s'appliquera sur toute l'année 1986, sans pouvoir discerner encore aujourd'hui ce qui reviendra au hasard et à la nécessité dans son succès final.

Il y avait beaucoup plus grave encore que le déficit financier d'Hawaï qui ne restera qu'une affaire à régler entre Américains. L'ISR ne s'était dotée d'aucune presse scientifique ni de bulletins de liaison réguliers; elle ne possédait pas davantage de fichiers de ses membres qui étaient gérés dans la plus grande confidentialité par et dans les pays membres eux-mêmes. Nous ne disposions donc d'aucun véhicule médiatique organisé pour assurer une diffusion de nos informations et nos messages à l'échelle internationale; il y avait donc à prévoir d'énormes difficultés pour transmettre nos mailings de façon efficace et relativement bon marché. La promotion d'ICR'89 ne pourra être que coûteuse en numéraire, exigeante en hommes, aléatoire dans ses déroulements et constamment improvisée en direction de pays et de sociétés dont nous ignorions presque tout, en dehors de la France, de la Francophonie et de l'Europe Occidentale.

Nous décidâmes de nous transformer en commis voyageurs en occupant le terrain des grands congrès nationaux et continentaux, de limiter au strict minimum les envois postaux et de nous équiper de télécopieurs. Des trois mousquetaires du radiodiagnostic, Jean-Michel Bigot aura à faire le plus gros effort intellectuel d'adaptation à l'anglophonie obligée de notre équipe à l'étranger; je payerai le plus gros tribut au kilométrage en avion sur les cinq continents; Michel Bellet me soutiendra en direction

de l'hispanophonie et contrôlera efficacement les finances avec l'aide de Guy Pallardy.

7.6.1. PUNTA DEL ESTE, URUGUAY, MARS 1986

Fin mars 1986, je partis pour un tour panaméricain. Les Uruguayens organisaient des journées d'enseignement à Punta del Este auxquelles plusieurs conférenciers français étaient invités et je faisais partie du convoi. Ce fut l'occasion de renouer les liens avec les soutiens de l'année précédente et de nombreux radiologues praticiens du Cône Sud. Ce fut aussi ma première rencontre avec une femme étonnante, prénommée Teresa, qui tenait l'agence argentine de la Société Agfa-Gevaert spécialisée dans les surfaces sensibles qui avait organisé ma conférence de l'année passée. Son dynamisme général n'avait d'égal que la passion qui l'animait pour son métier et son désir d'aider à la promotion d'ICR'89 en Amérique Latine où elle jouissait d'une grande popularité. Elle se mit en quatre pour me faire de cette semaine à la fois une courte période de farniente et une percée scientifique en hispanophonie. Le directeur du programme m'avait demandé un titre de conférence; je lui en envoyai quatre, tous axés sur mon expérience en échographie; sans trop savoir pourquoi, juste avant de clore la lettre, j'y ajoutai le sujet des accidents de produits de contraste iodés. À mon grand étonnement, tous furent acceptés. Je ne résistai pas à la volupté de m'exprimer de nouveau en espagnol. Je ne manque pas de rendre hommage à la traduction simultanée en français d'une qualité exceptionnelle donnée par la meilleure interprète jamais rencontrée, tous lieux et langages confondus; le débit survolté dans le parler usuel donne un réel avantage à ces enfants du Rio de la Plata pour la pratique de ce métier difficile.

À la fin de ma conférence sur les produits de contraste, je vis arriver une jeune femme de Cordoba, ville située sur le contrefort des Andes. Elle était la première radiologue d'Argentine à être poursuivie devant les tribunaux à la suite du décès d'un malade dans son cabinet; l'on lui reprochait de n'avoir pas fait préalablement les tests de tolérance à l'iode, depuis longtemps abandonnés en France parce qu'aussi dangereux qu'inefficaces. Ma conférence l'avait soulagée. En Argentine comme dans toute l'Amérique latine, la position officielle était la même que celle qui prévalait en Europe dans la première moitié du siècle et que Jean-René Michel avait tant combattue avec Coliez, le Club du Rein et bien d'autres, au prix d'un succès qui libérait les rapports d'expertises médico-légales d'une hypothèque faussement scientifique. Je lui promis d'envoyer dès mon retour le tiré-à-part d'un article princeps signé par les noms prestigieux de l'allergologiste René Wolfromm et des médecins légistes Derobert et Guy Dehove, paru à cette fin dans les Annales de Médecine légale; ils rapportaient non seulement le résultat d'une vaste enquête effectuée en France, mais aussi les conclusions similaires d'enquêtes nord-américaines concordantes. J'en possédais un, perdu au fond d'un carton, égaré au cours du déménagement; trop impatiente, elle voyagea à Paris sans me prévenir pour le quérir en vain; je lui donnai l'article que j'avais publié dans les Feuilles de Radiologie avec Christian Debras.

À la fin mars, Punta del Este entre en automne. Ce Deauville du Cône Sud est riche en terrains de golf dont la verdoyance doit tout à l'humidité atlantique du climat, et les arbres tout à la force vive du Rio de la Plata. Plusieurs dix-huit trous s'y croisent, offrant de longs parcours plus ou moins naturellement ondulés, éloignant notablement les joueurs de l'estancia centrale qui sert de

club-house. Ce matin-là, contrairement à tous les autres participants du cours, j'étais libre de tout engagement et j'exprimai le désir de me lancer sur un des links dès le petit matin. José-Honorio n'imaginait pas que je puisse jouer autrement que scratch et m'aida à charger un sac complet de compétiteur sur mes épaules qui plochèrent sous le poids. Quelques happy fews assistèrent à mon envol prudent au fer 9, quand ils m'avaient présenté un drive bien raide et plan. Je partis en compagnie d'un couple de Yankees retraités de la CIA à Buenos Aires, confits dans le mépris des Latinos taxés de n'être que des arrogant beggars, et de la charmante épouse ophtalmologiste d'un conférencier désireuse de s'offrir une petite ballade dans un beau paysage. L'on avait trop investi sur un talent que je n'avais pas et mes accompagnateurs tardèrent d'autant plus à regretter leur sortie que d'énormes nuages noirs s'amoncelaient dans un ciel dont la sérénité allait s'assombrir aussi vite que notre humeur. Les Yankees m'abandonnèrent après avoir été agressés par un couple de gauchos qui nous visaient à la nuque comme à Waikiki Beach, pressés qu'ils étaient de rentrer avant le déluge qui allait s'abattre. Puis, ce fut le tour de ma groupie partie sans vêtement de pluie. Enfin seul, j'allais pouvoir m'exprimer à ma main quand, deux par-4 et une heure plus tard, je n'avais plus un poil de sec de la tête aux pieds. Je rentrai frigorifié par cette pluie qui venait de l'Antarctique, face à tout le cours hilare et sarcastique devant la vedette rincée. Ici, l'on naissait marin comme à Portsmouth, golfeur comme à St Andrews, cavalier comme à Saumur! Qu'étais-je allé faire dans cette galère? Rien d'autre que vivre ma vie, comme elle se présentait, un Rouletabille tantôt Cosinus tantôt Fenouillard, avec la chance de pouvoir rire avec les autres, un verre de pisco à la main que l'on ne manqua pas de m'offrir gracieusement.

J'augmenterai ma collection de cendriers uruguayens avec celui plastifié d'un bordel, «*la Casa de Nana*»; un professeur de radiologie, un vilain coco fort sympathique et fortement marginalisé, m'y entraîna..., comme il entraînera une vingtaine de radiologues locaux à Paris en 1989. La tenancière était hors d'âge et plus maquerelle que nature, mais elle était très fière de ses filles qu'elle garantissait être plus saines que les baigneuses de la société bourgeoise que l'on pouvait draguer sur les plages urf de Punta del Este ou de Mar de Plata Je garde l'image de celles, noires de poils et chairs blanches alabastrines, fuselées à la Sophie Marceau, qui se tenaient dans des petites stalles carrées et dont la réelle beauté plastique n'avait rien à envier à celle des hardeuses que l'Europe de l'Est fournira plus tard. Ce bordel à la Mac Orlan fut fermé à la retraite de son irremplaçable maquerelle. De toute façon, il aurait été mortellement concurrencé par des gogo-bars mieux adaptés aux nouvelles modes de consommation sexuelle.

7.6.2. BUENOSAIRE

Certes les distances entre villes du Rio de la Plata sont courtes mais, grâce à Teresa et sa maîtrise des navettes aériennes et fluviales, les déplacements entre Punta del Este, Montevideo et Buenos Aires s'effectuèrent comme dans un rêve. Rose-Marie Achard m'emmena dans sa R4 visiter sa future maison de campagne en chantier dans une lointaine banlieue déserte où l'on pouvait encore se faire mordre par des serpents trigonocéphales... L'on pouvait aussi se faire agresser par des voyous qu'elle dissuadait avec le tir précis de l'énorme Colt45 qu'elle emportait toujours avec elle; je la voyais très bien en pistolera, minuscule puce mince, musclée et souple, forte et agile comme peut l'être une ballerine du Teatro Colon parfaitement entraînée à se faire respecter de la Boca à

San Telmo depuis l'école primaire. Nous étions à cinquante kilomètres de la capitale, et c'était la pampa à perte de vue, verte avec son herbe rase plantée dans la terre épaisse. «*Tu vois... c'est comme ça... deux mille kilomètres sans rien, jusqu'au Brésil!*» Plat pays qui est le sien, plus que la Belgique et la Hollande réunies, sans rien qui vienne briser la ligne d'horizon, plus loin que tout, où je ne pourrai jamais imaginer de vivre, même en siphonnant des litres de maté, même en compagnie de Rose-Marie.

7.6.3. ESCALE À LIMA, PÉROU

L'Institut Schering, pour me remercier d'avoir mené à bien le film de l'A2, m'avait gratifié du billet d'avion Buenos Aires - Los Angeles qui me permettait de faire une escale de deux jours à Lima où m'attendait l'accueil enthousiaste de la médecine péruvienne. Le jeune Président Alan Garcia avait rétabli le couvre-feu (toque de meda), mais le climat n'en était pas davantage meilleur pour autant, sauf dans l'îlot surprotégé de Miraflores. J'atterris encore plus tard que la première fois et fut transporté dans la voiture du Conseiller culturel, Monsieur Rose, toujours aussi inquiet.

Je n'avais pas oublié Jorge Velasquez-Pomar ni son association. Dès mon retour de France, j'avais pris contact avec Philippe Rossillon, le fondateur et Secrétaire général de l'Union Latine, une structure de dimension gaullienne qui avait l'ambition avouée de diffuser une force culturelle capable de s'opposer à l'impérialisme nord-américain, notamment en Amérique latine. Il m'avait reçu à bras ouverts, dès ma première sollicitation. À mon très grand étonnement, il adhéra immédiatement au projet de bibliothèque, fixa le montant d'une généreuse enveloppe et dégagea les crédits. Je m'attelai à éplucher les catalogues des maisons françaises d'édition médicale

et établis une liste la plus éclectique possible dont il régla l'addition sur le champ. Restait à trouver le moyen de faire transporter un colis pesant son poids de quintaux jusqu'à la capitale la plus occidentale du sous-continent située à douze mille kilomètres de Paris, en toute sécurité et assez tôt pour que son arrivée et la mienne coïncident. Utiliser le bateau était exclu, comme la valise diplomatique que seuls les naïfs imaginent extensible à l'infini, alors qu'elle ne suffisait déjà pas à contenir l'extrême minimum des bagages consulaires. Air France accepta de prendre gracieusement charge ce pesant excédent de fret. Je profite de cette occasion pour rendre hommage à la compagnie nationale, notamment l'agence de l'Opéra qui centralisa nos actions et nous prodigua toutes les attentions possibles pour mener à bien notre promotion d'ICR'89 sur les continents où elle avait accès. Je ne m'intéressai pas aux innombrables complications que créa le dédouanement de ce cadeau inespéré... quoique encombrant pour les Péruviens et les services de l'ambassade de France, eu égard à la couleur de l'implication politique qui s'attachait à la personne morale de l'Union Latine et physiquement à Philippe Rossillon. Je n'oublierai jamais l'émerveillement des regards de ceux qui se retrouvèrent dans les locaux de l'Alliance Française de Miraflores quand, en ma présence, cette miraculeuse bibliothèque fut inaugurée par nombre d'autorités péruviennes et, plus discrètement, françaises. Jorge Velasquez ne pouvait plus douter de la France.

Le délicieux docteur Pinzas, aristocrate d'un autre âge, président en exercice de l'Association franco-péruvienne des médecins, me confia, dans le sobre restaurant des Petites Sœurs où j'étais invité à déjeuner, que les radiologues sud-américains étaient riches et seraient très heureux d'aller à Paris en 1989. Toutefois, la crise politico-financière était terrible et n'avait pratiquement

aucune chance de s'améliorer. Je déçus le bon docteur Arias-Schreiber qui m'attendait avec impatience pour m'inviter au congrès national péruvien suivant; il voulait absolument que je récidive la même conférence sur la toxicité des produits de contraste que celle de Punta del Este! Les nouvelles se propageaient décidément très vite en Amérique latine. Je ne pouvais pas disposer du temps suffisant et Michel Bellet l'honorera à l'automne suivant.

Il y avait overbooking sur le vol de Los Angeles. Grâce à l'influente future belle-mère de Jorge, je pus disposer d'un billet sécurisé via Mexico. Avant qu'il ne me conduisent à l'aéroport, nous parcourons ensemble le département des huacos eroticos du musée ethnographique, pudiquement cachés à mes yeux lors de ma première visite.

7.6.4. UC SAN DIEGO, VISITING PROFESSOR, AVRIL 1986

Lee Talner et Milos Sovak m'avaient invité à passer une semaine à San Diego pour une série de conférences qui s'étendaient maintenant à l'échographie des organes mous, incluant le sein. Robert Berk, délogé de son mandat de chairman de la radiologie après avoir obtenu et installé l'IRM de l'UCSD, venait d'être chargé par l'American Roentgen Ray Society of Radiology de redonner du souffle au Yellow Journal. Rebaptisé AJR, son prestige cotait nettement en baisse face au Grey, l'opulent Radiology de la RSNA, voire au Blue, le très distingué journal des chercheurs de l'Association of University Radiologists, Investigative Radiology. Je lui demandai de m'introduire auprès du Board qui se réunissait à Washington DC la semaine suivante; je souhaitais obtenir son soutien pour la promotion d'ICR'89, incluant l'accès à la ligne éditoriale de son journal.

7.6.5. L'AFFAIRE SLUTSKY

Milos Sovak venait d'ouvrir son laboratoire, Biophysica Foundation, dans un très joli petit immeuble situé près du golf de Torrey Pines. Il comptait y promouvoir sa nouvelle molécule non ionique appelée iotrolan. L'UCSD était ébranlée depuis quelques semaines par le choc d'un homérique scandale dont les répercussions seront immenses à l'échelle mondiale. Un de ses plus brillants radiologues, un certain Slutsky, avait publié un nombre considérable de travaux scientifiques expérimentaux dont il avait regrettamment inventé toute la matière. La supercherie déjà ancienne venait d'être découverte, ruinant la réputation du chercheur lui-même qui n'en avait cure maintenant qu'il exerçait en clinique privée, et surtout celle de son ancien chef de laboratoire qui les avait cosignés trop légèrement, Charles Higgins, le prestigieux nouveau chef de l'IRM de San Francisco qui mettra des années à s'en remettre. La communauté médicale scientifique et sa presse découvraient qu'elle était désarmée contre la fraude intellectuelle, effet pervers de la pression académique sur les chercheurs condamnés pour survivre matériellement et moralement à publier ou périr, to publish or to perish.

La presse de la recherche nord-américaine était touchée en plein cœur, plus que sa cousine britannique, et l'on s'en émut vite dans les colonnes des plus grands périodiques, y compris le New England Journal of Medicine. Les articles médicaux continueront d'être soumis au système du peer-to-peer review, mouillant encore davantage la responsabilité des deux spécialistes chargés d'expertiser la valeur scientifique du papier : ils devaient en plus traquer la fraude, plus difficile à détecter à la source, sauf

délation préalable, qu'au fil des de l'exposé des résultats. Au printemps 1986, l'on ne savait encore rien en France de ce cyclone qui allait conduire l'Institute of Scientific Information de Philadelphie à enlever l'indexation de très nombreuses revues cliniques, y compris européennes, pour durcir son dictatorial impact factor qui règle encore aujourd'hui le sort des universitaires du monde entier infiniment plus que ceux des Américains eux-mêmes.

San Diego, sous le deuxième mandat de Reagan, s'étendait par ses faubourgs et la rénovation de Downtown. La Jolla restait le Saint-Tropez de la Californie du Sud mais se mâtinait maintenant Sophia-Antipolis. Elliott Lasser avait quitté les baraquements du Salk Institute pour les sous-sols des bâtiments de l'UCSD. Il resta discret sur le sort réservé à Charles Higgins qui refusera obstinément de répondre à mon invitation de tenir son rôle au symposium de Montbazou. Lui apparemment n'était pas touché par le scandale. Tel qu'il était, le canevas que je lui exposai lui plaisait comme il plaisait à sa secrétaire, Trudi Cantowine, qui sera constamment à mes côtés. Milos Sovak m'avait suggéré le nom de Gerald Wolff pour prendre en charge l'important programme dédié aux produits de contraste paramagnétiques. Robert Mattrey, un jeune radiologue d'origine libanaise anglophone, devenait l'étoile susceptible de succéder à Elliott Lasser en apportant une nouvelle compétence en produits de contraste ultrasonores liés aux liposomes. Par Chris Skram, je pus approcher la nouvelle merveille échographique numérique qui devenait la Rolls de la discipline, l'Acuson, conçu et fabriqué par une startup de San Diego. Je lui montrai comment l'on pouvait étudier la motricité des tendons des doigts dont j'avais confié à Mourad Souissi le développement à Boucicaut en collaboration avec SOS-main de Raymond Vilain. Le répéterai-je jamais

assez? Nous étions très largement en tête à Boucicaut dans le domaine de toutes les applications organiques de l'imagerie ultrasonore; que cela n'aurait-il pas été si nous avions pu y adjoindre la compétence de Pourcelot en doppler... et son matériel!

Lee Talner continuait de développer la psychasthénie qui touchait les uroradiologues purs et le bruit courait, à peine voilé, qu'il voulait quitter la Californie du Sud pour une ville du Nord-Ouest, sans doute Seattle dont l'aura de ville championne du suicide tournait vers davantage d'optimisme grâce à la salubrité de son climat verdoyant. Étais-je invité à San Diego pour tester mes velléités d'émigrer? Un an plus tôt, je n'aurais pas hésité. Ma vie avait totalement changé avec ICR'89 et ma mutation à Boucicaut; je n'eus pas besoin de faire un dessin. John Amberg avait quitté le VA (Veterans Association Hospital) pour un nouveau dispensaire de Costa Mesa; sa retraite était proche et notre rituelle partie de golf sera l'on ne peut plus cool, sans préoccupation managériale.

7.6.7. WASHINGTON DC, ARRS MEETING, AVRIL 1986

Je retrouvai Jean-Michel Bigot au Sheraton de Washington DC pour le Röntgen Ray, patronnée par l'American Röntgen Ray Society. Les nouvelles de Paris étaient bonnes, constituant une base solide pour nos approches tactiques à direction de l'Amérique du Nord toujours limbiques. Nous fûmes reçus par le Board avec respect et sympathie, dès le dimanche matin, jour de l'ouverture du Congrès. C'était la première fois que nous affrontions à nous deux un bloc d'une trentaine de gros bonnets rompus aux grandes affaires et sceptiques quant à l'avenir des Congrès internationaux après l'échec

hawaïen. Il nous fallait du courage, mais il s'agissait pour nous de tester une première fois en vrai une argumentation en anglais et d'offrir, surtout pour la forme, une proposition de collaboration. L'on démontrerait ainsi une volonté délibérée des Français et des Européens de ne vouloir à aucun prix situer notre projet dans un esprit de concurrence vis-à-vis de tout grand congrès scientifique américain, suivez mon regard, sous-entendu le RSNA, pas plus que le vôtre. Il nous fut répondu que la seule motivation qui amènerait les Américains à Paris serait d'ordre purement touristique. En matière de congrès international, Honolulu, au départ duquel ils n'étaient pas innocents, leur avait suffi; ils voulaient rester un pur congrès clinique national américain loin du business industriel et plutôt dans l'esprit wasp. Je connaissais personnellement certains membres du Board et je savais que je n'aurais pas de mal à établir des contacts par leur biais pour faire passer des messages. Le réunion scientifique n'avait pratiquement pas d'intérêt.

Washington est une très belle ville au printemps qui fait bourgeonner les arbres et fleurir leurs branches. Les musées sont superbes le long du Mall et Jean-Michel Bigot se révélait être un guide expert réputé pour sa connaissance des arts visuels. La découverte du grand nu bleu collé de Matisse fera son effet, comme ma promenade solitaire dans les jardins du Hirshhorn Museum parsemés de statues contemporaines. Un bon verre de vin californien dans un bar de Georgetown vous change agréablement d'un beaujolais germanopratin. Cette semaine-là, les Américains tentèrent d'en finir avec Khadafi en bombardant la Libye. Très gentiment, Paul Capp nous souhaitera qu'un tel événement ne se reproduise pas en 1989.

En fait, le principal objectif de cette étape de mon voyage

dans l'hémisphère Nord était de rencontrer Glenn W Hartmann en privé . Le rendez-vous en tête-à-tête fut pris discrètement pour le mercredi soir à l'heure de l'apéritif. Je voulais tout savoir des tenants et des aboutissants du conflit qui opposait Walter Fuchs au Board de l'American College of Radiology, dans lequel l'ARRS jouait un rôle beaucoup plus important que la RSNA. En une heure et demie, j'eus tous les éléments en main et, à la fin de l'entretien, il m'apparaissait clairement que, non seulement la crise devait être réglée techniquement dans l'urgence, mais aussi et surtout dans l'honneur, ce qu'il m'appartenait de faire. En toute modestie, je ne voyais personne d'autre capable de s'interposer pour aboutir à autre chose qu'une capitulation honteuse de l'ISR face à des Américains dévoyés mais surpuissants et totalement aveuglés par leur méconnaissance des civilités internationales.

Fuchs avait raison sur le fond, mais avait commis une erreur inexcusable sur la forme. Maurice Tubiana était trop compromis par ses relations privilégiées avec le secrétaire général du congrès d'Hawaï, radiothérapeute comme lui; Robert Moseley venait de mourir dans l'indifférence nationale : le risque d'une démission de Walter Fuchs entraînerait la nomination d'un nouveau secrétaire général incontrôlable. Si je posais bien, c'est-à-dire très elliptiquement, le problème lors du dîner que j'offris à Jean-Michel Bigot lors d'un mémorable festin chez Jean-Louis at the Watergate, le restaurant le plus cher que j'ai jamais fréquenté, je n'avais encore aucune idée sur la façon dont je m'y prendrais. J'avais moins de six mois devant moi pour crédibiliser ma position irrédentiste.

Je pus rencontrer Gerald Wolff avant de quitter Washington. Il adhéra immédiatement à ma proposition et saura rallier au symposium de Montbazou une pléiade de vedettes du paramagnétisme, notamment deux hommes

qui auront une place de choix dans mon futur éloigné, le génial pharmacien Steven Quay, alors installé à la tête d'une startup de la Silicon Valley, et le chimiste belge de Mons, Robert Muller.

7.6.8. NEW YORK, NEW YORK, PRINCETON UNIVERSITY, NEW JERSEY, AVRIL 1986

J'avais un dernier rendez-vous à New York, avant de repartir pour Paris. Quelques années auparavant, Thérèse Planiol m'avait présenté à Colette Dumez, une amie journaliste qui dirigeait l'agence new-yorkaise de la chaîne britannique d'information World Television Network, sise dans les locaux d'ABC. Je voulais l'entretenir de mon idée de promotion d'ICR'89 à travers les circuits de la télévision. À la descente de l'avion, je tombai sur une femme catastrophée. Un free-lance de son équipe venait d'être enlevé et pris en otage à Beyrouth au Liban; elle s'agitait en tous sens et en vain pour obtenir de l'ONU des renseignements sur le kidnapping encore non reconnu officiellement; elle était dans l'ignorance même de la filière qui l'avait commandité. L'on ne parla pas d'ICR'89, mais son frère et elle m'emmenèrent à une réunion informelle d'intellectuels cosmopolites qui se tenait le soir même sur le campus de Princeton University. Je me retrouvai à la table d'un Yankee et d'un Chinois de Pékin qui ressassa toute la soirée le même discours invitant son voisin à développer et approfondir tous les liens possibles avec la République Populaire pourtant alors gravement convulsive.

À la fin du dîner, l'on finit par se rendre compte de ma présence jusque-là silencieuse; et de s'enquérir de ce que je faisais dans la vie. « *Ah oui! radiologue, finit par émettre l'Américain, oui... j'ai eu un copain autrefois qui*

voulait faire de la radiologie... il voulait gagner beaucoup d'argent!». En 1990, quand j'écrivais ces lignes, je n'avais encore jamais rencontré, en dehors comme au dedans de la médecine, quelqu'un qui m'ait dit spontanément qu'un radiologue pouvait avoir choisi ce métier pour son intérêt scientifique. La radiologie a toujours eu une mauvaise image de marque auprès du public. Une attachée de presse ne m'avait pas envoyé dire combien il me serait difficile de persuader du contraire ces gens pourtant avides de nouvelles technologies d'imagerie aux prix d'achats dispendieux; et d'ajouter : *«Le fric... le fric... le radiologue ne pense qu'au fric... et le client ne le voit même pas derrière sa caisse...!»*. Dans Le Monde du 24 février 2005 encore, donc vingt ans plus tard, un collègue ministre, économiste de la santé de nos compatriotes, illustre ses propos d'un *«Tout le monde ne peut pas être radiologue à Cannes»*. Ça, c'est vrai, je n'aurais jamais pu exercer dans les conditions qu'il sous-entendait; je n'aimerais pas vivre au soleil de la Méditerranée, non plus qu'à celui de Toulouse, et la pluie sur le pavé parisien m'est indispensable, comme ma seule paye de médecin hospitalo-universitaire plein temps exclusif pour mon foyer civil, qui aura financé directement nombre des actions relatées dans ces Mémoires.

Faute d'aimer l'argent autrement que pour le dépenser et surtout pas l'économiser, j'avais opté pour la situation de fonctionnaire salarié qui m'assurera une position simple face au fisc français. Je n'avais pas oublié l'affront que dut subir, heureusement une seule fois, mon pauvre père de la part d'un nouvel inspecteur des impôts de Rennes. Tous les ans et comme tout médecin libéral, il discutait son forfait dans une atmosphère relativement consensuelle, jusqu'au jour où ce nouveau préposé lui annonça tout de go qu'il le taxait de x pour cent de dichotomie, ce deal mafieux qui est une plaie de la médecine libérale fondée sur

l'échange du séné contre la rhubarbe entre praticiens plus ou moins honorables correspondants. Mon père, qui était l'honnêteté même et laissait conventionnellement à ma mère le soin de gérer les finances, rentra à la maison dans un état totalement inusité de fureur proche du meurtre, tant l'injure avait été choquante.

Combien de fois, Jean-René Michel et moi, n'avons-nous pas dû rassurer les jeunes radiologues prêts à se lancer en clientèle de ville et anxieux de la façon de se prémunir de cette pratique vieille comme le monde et nullement limitée au seul exercice de la médecine de spécialité? Le meilleur moyen est d'être compétent sinon indispensable dans son domaine et d'être seulement un peu patient. Et, victoire de l'éthique des rapports sociaux équitables, de ne pas faire du généraliste un affamé par l'application d'une nomenclature des actes trop étique en sa défaveur.

Aujourd'hui, je ne sais pas dire si ICR'89 a été le principal booster d'une meilleure image de marque de ma discipline passée en quarante ans de l'état électro-radiologique à celui d'imagerie médicale organique et fonctionnelle, victorieuse toutes catégories au choix des internes des hôpitaux de Paris depuis l'an 2000. En 1986, alors que je retrouvais Boucicaut avec plaisir après un mois de vagabondage panaméricain, j'en étais prospectivement convaincu.

7.6.9. LONDRES, UNITED KINGDOM.

Dennis Carr, un collègue du prestigieux Hammersmith Hospital perdu dans la banlieue de Londres, publiait un livre sur les produits de contraste et m'avait sollicité de rédiger le chapitre consacré à leur toxicité rénale. Je fis la relation exhaustive tant de mon expérience personnelle que des données d'une littérature devenue très épaisse.

Mon anglais médical s'était considérablement amélioré mais pas assez pour éviter une révision de mon manuscrit qu'il effectua avec beaucoup de respect pour les idées que j'y développais.

Londres avait perdu le masque d'opulence que j'avais trouvé en 1970, à l'époque des Beatles finissants; la ville comme sa banlieue respirait la tristesse et l'ennui thatchériens. J'en profitai pour visiter le British Institute of Radiology, une institution plus syndicale que le très élitiste Royal College, et présenter la maquette d'ICR'89; j'y fus reçu avec beaucoup de gentillesse par mon ami Peter Dawson qui ne cultivait pas la rancune mais n'avait pas non plus de moyens pratiques à mettre à notre disposition, sauf à acheter des annuaires et de menus services hors de prix. J'utiliserai pour la première et la dernière fois le nouveau système de navette aérienne entre CDG et le nouveau London City Airport, construit sur les anciens Docks de l'East End. Les petits turbopropulseurs étaient agiles, mais ne pouvaient pas décoller en cas de brouillard qui, ce jour-là, ne se leva qu'à midi.

7.6.10. SUR, DEN HAAG ET SCHEVENINGEN, PAYS—BAS

La Society of Uroradiology tentait une première expérience européenne à La Haye, sous l'influence du très dynamique leader hollandais Paul van Waës. Sa programmation au début de l'été dans un pays riche et magnifique au patrimoine culturel inépuisable et mal connu de tous aurait dû en faire un succès gagné d'avance. Ce fut un échec cinglant. Les Américains ne vinrent pas en raison du terrorisme libyen. Le topless était sinon inconnu du moins inusité aux Etats-Unis alors qu'à Scheveningen il était pratiquement la règle. Ceux qui se hasardèrent

à venir dépenser leurs dollars encore très chers furent récompensés par un rinçage d'œil gratuit en guise de bonus-surprise. Nos collègues yankees, au grand dam de leurs épouses, se transformèrent en mateurs salaces des belles poitrines et des généreux fessiers bataves bronzés et exposés à foison sur le sable ensoleillé et chaud de juillet, alors qu'ils ne pouvaient les voir chez eux que dans des single bars de banlieue et sur quelques plages naturistes.

7.6.11. ZURICH, SUISSE

Walter Fuchs avait profité de mes travaux sur l'imagerie parathyroïdienne pour m'inviter à prodiguer une conférence dans son hôpital. C'était un prétexte opportun pour faire le point sur l'évolution de la crise qui l'opposait aux Américains. Le scénario de la prise du pouvoir décisionnel aux mains des radiothérapeutes était au point. Il fallait s'habituer à la prise de la présidence de l'ISR par Maurice Tubiana, un enfant dans le dos comme l'on dit vulgairement, et surtout ne pas tomber sous la tutelle de l'Américain Luther Brady et de l'Anglais William Ross. Ce trio était fait de personnalités très fortes, scientifiquement indiscutables, financièrement opulentes et très motivées par leur activisme de minoritaires; les radiothérapeutes qui venaient de se rebaptiser radiation oncologists représentaient à peine dix pour cent des membres de l'ISR; ils étaient soudés face à des radiodiagnosticiens beaucoup plus rustiques, fort peu au courant des règlements et volontiers d'autant plus divisés qu'ils étaient bien plus nombreux. Grands adeptes du concept de l'indépendance dans l'interdépendance, les radiothérapeutes - devenus des radiation oncologists - avaient réussi un coup de maître à Hawaï en se dotant d'une structure quasi autonome au sein de l'ISR. Mon alter ego, François Eschwège, était devenu par le fait un personnage-clé pour les radiothérapeutes

désireux de tirer sur la corde jusqu'où ils pourraient aller jusqu'assez loin, pour faire d'ICR'89 le vaisseau-amiral qui les conduirait à l'indépendance complète sans courir le moindre risque financier. J'avais moi-même péché par inexpérience et excès de sentimentalité, tant j'étais encore sous le coup du sort impitoyable qui avait été réservé à l'agonisant Robert Moseley, totalement abandonné par ses compatriotes et ignoré de la communauté internationale.

J'avais beaucoup appris d'Antoinette Béclère mais pas assez sur la capacité des hommes à se surpasser dans l'horreur politicienne. En fin de compte, ma naïveté allait me servir en m'inspirant des stratégies totalement déconcertantes pour les caciques, dès lors que j'eus compris ce qui nouait le nœud de vipères de la bouche même de Glenn Hartmann. Seul général de campagne à la tête du camp des radiodiagnosticiens internationaux, je ne pouvais entrer en rébellion ouverte contre le Président Maurice Tubiana que j'avais moi-même consacré dans ce rôle de haute autorité, en refusant d'être moi-même président du Congrès ; pas davantage pouvais-je nous mettre totalement à sa remorque tant il était devenu beaucoup plus partie que juge. À Zurich, j'obtins de Fuchs qu'il ne démissionnât pas, au nom même de la marque de confiance que lui avait conférée Antoinette Béclère en le dotant du seul trésor sonnante et trébuchant que l'ISR possédait alors. Je lui fis part, tout en restant très vague, de ce que j'espérais tirer d'un nouveau voyage aux USA que Milos Sovak m'invitait à faire. Il accepta d'attendre le résultat du pari fou que j'espérais gagner. Il était dépassé et j'étais son seul espoir d'en sortir par le haut de son humiliante situation.

7.6.12. BIOPHYSICA FOUNDATION, SAN DIEGO, CALIFORNIE, JUIN 1986

Milos Sovak avait invité une vingtaine d'experts internationaux à un brainstorming de quarante-huit heures destiné à lancer le programme expérimental de sa nouvelle molécule nonionique, l'iotrolan. Les discussions étaient informelles mais approfondies par un corps de chercheurs beaucoup plus jeunes que ceux du caravansérail d'Elliott Lasser. C'est là que je fis la connaissance d'un certain Henrik Thomsen, un isotopiste danois formé à l'uroradiologie chez Lee Talner, qui voulait se poser sur le terrain de la néphrotoxicité; il m'impressionnait par sa totale méconnaissance de la néphrologie clinique, mais sa puissance de travail n'avait d'égal que son ambition. Nous étions logés dans le superbe Sea Lodge Hotel et traités comme des princes. Je disposais aussi de beaucoup de liberté et d'une Ford Mustang V8 blanche de location. Lee Talner était hospitalisé pour une complication de diverticulite sigmoïdienne, une maladie dont j'avais déjà expérimenté les inconvénients; je l'aurai seulement au téléphone, assez contrarié que je sois au courant de ses ennuis; je lui cachai le nom de mon informateur, mais notre amitié perdit alors une partie de sa fraternité.

Dès mon arrivée, je me précipitai chez John Amberg, à l'heure du lunch-break. Il me donnait une heure pour avaler un sandwich au thon et un coca, lui exposer l'histoire de l'ISR dans ses grandes lignes et me conseiller dans le choix de l'une des trois approches personnalisées qui me venaient à l'esprit pour prendre contact avec l'American College of Radiology. Il connaissait Walter Fuchs et n'apparut nullement surpris de le savoir enfoncé dans sa rigidité. Nous avons trois relations communes à partir desquelles une connexion était amorçable par son

canal : Alex Margulis à San Francisco, M Paul Capp à Tucson et, le meilleur choix, l'ultrasonographe George Leopold. J'appréciais ce successeur de Robert Berk à la tête de la radiologie de l'UCSD, qui était aussi depuis peu l'un des membres du Board of Chancellors de l'ACR. John lui téléphona et m'obtint un business-breakfast le lendemain matin. Devant la terrasse sur le Pacifique et trois œufs au jambon-saucisses over easy, moins érogène que la forme one side up, il écouta très attentivement mon résumé sans m'interrompre. Nous nous connaissions bien sans être intime et il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'il fallait agir sans perdre une seconde. Me donner une chance signifiait que je me rende directement à Pittsburgh où m'attendrait le chairman du Board lui-même, Joseph Marasco, pour un autre genre de petit-déjeuner fixé au vendredi matin. Il suffisait que je modifie mon billet de retour et passe la nuit à l'hôtel Omni, ce qui ne fut qu'une formalité avec l'agence de voyage de Milos Sovak. Son brainstorming s'était déroulé comme il le souhaitait. Je l'informai des progrès enregistrés depuis que, sur son initiative, j'avais pu m'entendre avec Gerald Wolff à Washington sur les conférenciers suggérés pour muscler le programme résonance magnétique ; son adhésion était un garant supplémentaire du sérieux du programme de Montbazou. Milos me rendrait visite à Paris au début de l'automne pour me mettre en relation avec quelques-unes de ses relations parisiennes à cultiver pour ICR'89.

7.6.13. PITTSBURGH, PENNSYLVANIE

J'atterris à Pittsburgh dans l'après-midi ensoleillé du jeudi, bien armé pour prévenir les effets pervers du décalage horaire défavorable entre les deux Côtes des Etats-Unis. Vieille capitale de l'acier située à la confluence de deux rivières de la Pennsylvanie, la ville avait une

sinistre réputation touristique. Elliott Lasser qui y avait débuté sa carrière m'avait dit avoir eu infiniment moins de difficulté à recruter ses résidents depuis qu'il s'était établi à San Diego. Toutefois, après une très grande dépression, la ville avait réussi sa reconversion et je ne la trouvai pas sans charme, mais il fallait, paraît-il, savoir affronter les terribles hivers du Nord-Est et sa pollution. Le soir même, un message m'avertissait que j'étais invité à dîner par un certain John Curry, qui n'était autre que le Directeur Administratif Exécutif de l'American College, un permanent doté de considérables pouvoirs financiers et juridiques. L'homme se présentait comme un distingué gentleman d'allure britannique d'origine irlandaise, courtois et cultivé, s'exprimant dans un langage très accessible à ma diplomatie. Il faisait spécialement le déplacement depuis le siège situé à Reston, en Virginie, très près de Bethesda et du Capitole, pour tâter, sinon préparer le terrain de notre entrevue capitale du lendemain matin.

Curry m'expliqua ce qu'était exactement l'American College of Radiology, un colosse monstrueux pour les radiologues français, pour lui trop souvent symbolique du fléau bureaucratique de toute administration. Cet ensemble complexe occupait un énorme building et n'avait pas son équivalent dans le monde. Il tenait du syndicat, de la société savante, du conseil de l'Ordre et du patronage. Il fédérait alors une cinquantaine de sociétés ou d'institutions savantes et corporatives qui déléguaient des personnalités représentatives de chaque Etat de l'Union; elles-mêmes éalisaient une quinzaine de Chancellors réunis dans un Board dont le chef était le Secrétaire Général pour un mandat unique de trois ans, avant de devenir un Président potiche. Il s'agissait donc d'un interlocuteur puissant de la radiologie face aux pouvoirs politiques fédéraux, au statut hybride de société de droit privé puisqu'il ne se substituait

pas aux institutions légales qui régissaient notamment les critères de chaque licensure, c'est-à-dire le droit d'exercice de la profession spécifique à chaque Etat. L'adhésion était volontaire et non pas obligatoire, en théorie du moins, car plus que conseillée, ce qui veut dire incontournable dans la démocratie américaine. En pratique, tout radiologue avait intérêt à être Board-certified, c'est-à-dire estampillé par une institution collégiale qui avait en constante préoccupation de mettre à jour un cahier des charges attestant la compétence d'un radiologue pour une durée de cinq ans révisable. Enfin le College avait la responsabilité de tout le système de la formation médicale continue des radiologues par le biais des heures de crédit de qualité accordées à tout programme pédagogique légalement validant pour garder cette précieuse accréditation. Sa puissance s'exprimait en budget annuel de l'ordre du milliard du dollars en 1986. Le mot d'ordre corporatiste aux USA était alors «*haro sur la malpractice*».

À mon tour, je lui expliquai ce qu'était exactement l'ISR depuis la réforme des statuts d'Hawaï. Je n'avais pas la naïveté de croire qu'il était innocent au point d'ignorer le pourquoi de la polarisation d'une crise internationale sur une institution essentiellement nationale dans son esprit. Je connaissais toutefois assez le système démocratique américain qui ne garde pas de mémoire vivante active sur une longue période d'exercice collégial à mandat unique ; il est toujours temps plus tard de se plonger dans les archives écrites si l'on veut argumenter au nom du droit coutumier. Curry ne pouvait nier que l'American College of Radiology était le représentant statutaire de la radiologie nord-américaine, depuis la fondation de l'ISR dans l'entre-deux guerre. Il avait bien fallu qu'il se mouille dans l'acte qui avait conduit à élire Honolulu et Robert Moseley pendant le congrès de Bruxelles en 1981. Mais

les protagonistes qui avaient signé n'étaient plus là pour en rendre compte personnellement. La mémoire d'un Board ne pouvait excéder six années d'exercice consécutif et les ordinateurs n'étaient pas là pour supplanter les défaillances des cellules grises des administrateurs permanents engoncés dans une bureaucratie spécialement visqueuse aux USA. Je rassurai tout de suite Curry sur ce que je ne voulais pas déclencher : une procédure juridique interminable que nous finirions par gagner mais qui nous laisserait exsangues; il était trop tard pour se situer à ce niveau, il aurait fallu que j'eusse été dans la confiance dès le début de la crise. Révérence parlée, j'étais un peu dans la situation de Mendès-France menaçant le Viêt-minh d'envoyer le contingent en Indochine à l'heure de Bien-Dien-Phu. Qu'ils ne soient pas rassurés sur mes intentions signifiait qu'ils ne se sentaient pas à l'aise et qu'il serait inutile que je me batte à leur faire comprendre que mon armure était en papier de chocolat. Que l'ACR me comprenne bien : la façon dont les Américains avaient traité leur désastre hawaïen était leur problème; il ne me concernait pas et je n'avais nullement l'intention de leur asséner un jugement de valeur superflu. Je préférais mettre en relief tout ce que les Américains perdaient en boycottant l'ISR. Je ne manquais jamais d'imagination lorsqu'il fallait développer tout le contenu de mes projets.

Les Américains au travail se couchent tôt, les dîners commencent vers dix-huit heures et n'excèdent pas les neuf heures du soir, sauf quand ils sont passionnants. À cette heure-là, j'en étais à développer mon désir de créer une grande manifestation de télé-enseignement par satellite et de téléconférences scientifiques durant ICR'89. Il n'était pas loin de minuit, quand l'on se sépara, séduits l'un par l'autre. Cependant, c'était Joseph Marasco qu'il faudrait convaincre et John Curry me conseilla gentiment

de ne pas faire la moindre allusion à la télé-médecine si je ne voulais pas indisposer le terrible chairman; je ne devrais pas non plus oublier que Luther Brady était un homme surpuissant et un très grand collectionneur d'art contemporain richissime. Contrairement à San Diego, Pittsburgh regorgeait d'eau et n'avait pas besoin de la surjaveliser; je passai une heure sous la douche avant de descendre juste avant l'heure dans la salle à manger, maître de moi comme de l'univers!

Joseph «Jo» Marasco était un grand homme mûr, un athlète à peine empâté au ventre plat, le teint hâlé, aux cheveux blancs coupés court, un bel exemple de manager américain reaganien chaussé de lunettes à fine monture aurifée cerclant des verres épais parfaitement transparents, né de la diaspora italienne, manifestement prospère, incapable de faire la moindre tache sur sa veste vert pomme, témoin de son engagement golfique au sommet du country-club de son patelin dont il portait l'écusson cousu sur sa pochette coté portefeuille. À l'évidence, c'était un homme avec qui l'on pouvait, voire l'on devait, s'exprimer clairement, librement et franchement. Il était accompagné d'un autre cadre administratif du College, Otha W Linton, qui n'ouvrit pas la bouche durant l'entretien.

J'abordai mon exposé sans préambule empesé ni la moindre agressivité, cependant que mes convives mangeaient frugalement; au bout de dix minutes, je m'interrompis et je lui proposai de me présenter tel que j'étais, JF *Djai-effe* Moreau, un confrère dont le parcours américanoïde ne pouvait lui être connu mais pas indifférent; bien qu'il ne fut ni un universitaire, ni un scientifique, ce n'était pas sans raison qu'il occupait l'un des postes les plus influents de la médecine et il enseignait des résidents dans sa puissante clinique

privée. En une vingtaine de phrases et en le regardant droit dans les yeux, je lui exposai ce que je faisais à Paris et mes champs de compétence, pourquoi j'avais fixé ma base à San Diego et comment j'étais devenu membre de plusieurs sociétés savantes américaines, dont la prestigieuse Association of University Radiologists, l'intérêt que je portais aux relations internationales et mon investissement dans ICR'89 puis, par le fait, dans la crise de l'ISR. Sa bienveillance se transforma alors en cordiale sympathie et le regard d'un Curry toujours muet se mit à briller à l'unisson. J'aimais son pays, je n'étais pas venu pour emmerder ses compatriotes. Il n'avait pas compris grand chose à l'aspect technique de mon dossier, mais il se déclara prêt à me recevoir à Baltimore, en septembre prochain, lors de la grande réunion annuelle du Board. De toute façon, même si je savais qu'il ne réclamerait pas la présidence de l'ISR en se prévalant de Robert Moseley, je ne doutais pas qu'il se résoudrait à déléguer un membre observateur du College à l'ISR.

Avant de m'envoler pour Paris, je m'offris une journée de vacances dans les vertes collines pennsylvaniennes alentours, au volant d'une Chrysler leBaron d'un rouge rutilant qui ressemblait à s'y méprendre à la Mustang de San Diego, elle-même extrapolation des Ford Taunus allemandes d'il y avait bien dix ans.

7.6.14. ISR EXCOM, CHÂTEAU DE SAINT-SENOCH, INDRE&LOIRE, PREMIÈRE

Sans tapage intempestif, j'informai Walter Fuchs et Maurice Tubiana des promesses ouvertes par mon voyage mouvementé à Pittsburgh, et obtins, - non sans mal, l'égo des grands hommes étant ce qu'il est -, que nous nous rencontrions durant l'été pour mettre au point un dossier

stratégique plaidable à la rentrée. Il fallait un endroit neutre, au cadre accueillant et reposant, accessible en voiture, où nous serions certains de n'être pas dérangés, où il n'y aurait aucune possibilité de retards imprévisibles, de mystérieux contretemps, de fuites intempestives qui semblaient être le pain quotidien des grands hommes politiques. Thérèse Planiol accepta de nous recevoir dans son magnifique château de Saint-Senoche, situé à Varennes, près de Loches. Je savais qu'elle m'aiderait à faire venir Maurice Tubiana avec qui elle était très amie, et qui ne saurait pas résister à une pareille invitation. C'était aussi l'occasion d'honorer Fuchs, sans pour autant se prosterner devant lui, tout en lui montrant en Touraine un autre visage de la France. Je ne connaissais ni Madame Tubiana, ni Madame Fuchs ; ce serait l'occasion de s'en faire peut-être des alliées.

Je commençais à m'inquiéter de l'absence de courrier de l'American College ; le mûrissement de ma proposition devait être malmené en sous-main ; j'avais besoin d'avoir la confirmation d'une date précise, car mon programme de septembre devenait de moins en moins gérable, tant étaient maintenant pesantes les exigences d'un emploi du temps qui devait cumuler le traitement d'urgence de quantités de dossiers hospitalo-universitaires, aussi importants pour mon avenir et ceux de mon équipe que les développements de ma vie internationale. À quelques jours du crucial week-end d'août en Touraine, je finis par téléphoner à la secrétaire de John Curry. *«Oui... elle était au courant... elle avait tapé une lettre d'invitation... comment ? je ne l'avais pas reçue ! bizarre... bizarre... enfin... elle vérifierait !»* Je finirai par la recevoir, cette lettre, postée au tarif bateau, qui me libérait d'un furieux handicap et m'octroyait à Baltimore une présentation de vingt minutes devant le Board ainsi qu'une invitation à la garden-party réservée

aux VIPs.

Ma femme avec qui j'avais des relations de plus en plus tendues s'abstint de venir à Saint-Senoch. Comme je l'avais prévu mais pu anticiper, il y avait une distorsion suraiguë entre l'attachement sentimental qui nous liait mutuellement et mon incapacité à trouver une nouvelle compagne qui fut une autre tout en étant la même; je n'étais pas fait pour les annonces du Chasseur Français. Ce n'est que plus de dix ans plus tard qu'Alexander Margulis m'éclairera sur la façon de résoudre les aléas de la vie d'un homme de pouvoir.

Le week-end tourangeau apporta les fruits attendus. Walter Fuchs, quelque peu grincheux mais flatté, avait pourtant commis l'erreur de laisser sa Porsche au garage et décidé de venir avec une Golf flambant neuve marchant au carburant vert, alors pratiquement inconnu dans les stations-services françaises; il n'avait une autonomie que de six cents kilomètres, suffisante pour arriver mais pas assez pour assurer un retour à Zurich. La sympathie de sa femme me parût acquise; madame Tubiana était beaucoup plus difficilement sondable et beaucoup plus influente sur le destin de son mari. Ma force comme ma faiblesse viendront toujours de ma légitimité à l'origine de tout ce qui se développait depuis que j'avais eu l'aval de Nahum et de la SFR pour lancer la candidature de Paris. J'avais vu, je voyais et je verrai toujours arriver, tels qu'ils étaient et tels qu'ils voulaient paraître, tous les protagonistes d'un spectacle galactique de comédie humaine conçu et développé longtemps par moi seul aidé de François Contenay, pour fortifier la radiologie française et non pas statufier ma gloire personnelle pas plus que celle d'un autre. Il en aurait été bien différemment si j'avais pu partir du noyau du Cerf, moi étant le secrétaire général; cela avait été l'effet de mon inexpérience autant

que de la courte vue des dirigeants du radiodiagnostic si j'avais échoué en 1982. Il fallait s'en faire une raison mais aujourd'hui j'étais le seul à m'exprimer en anglais, qui puisse exciper de cette légitimité christique face à une radiothérapie rodée à la politique internationale et un Suisse dépouillé de son autorité.

Nous repartirons dans nos foyers respectifs avec les grandes lignes d'une politique de l'ISR; j'avais été éclairé sur ses mystérieuses commissions, soi-disant rendues exsangues par le refus des Américains de payer leurs droits et le non moins mystérieux Centre de formation que l'ISR et l'Organisation Mondiale de la Santé avaient coproduit à Nairobi, Kenya. À l'évidence, il y avait une coquette capital reserve, mais Fuchs gérait les fonds avec une avarice helvétique surmultipliée; bref, l'autocrate bernois nommé à la prestigieuse chaire de radiologie de Zurich, était un immobiliste qui avait au moins la décence de ne pas gonfler ses poches au détriment du trésor dont il avait la charge. J'avais gagné son estime et son respect. Je lui rendais sa dignité, il me fera confiance jusqu'au bout et ne se mettra jamais en barrage à mes actions. Quant à Tubiana, sans doute éclairé par Thérèse Planiol, il avait compris que s'il me désapprouvait et continuait à me mettre des bâtons dans les roues, il serait viré en bonne et due forme et je prendrai la présidence de l'ISR et de ICR'89.

7.6.14. BALTIMORE, MARYLAND, USA, TOURS, ALLEMAGNE, SEPTEMBRE 1986

Mon arrivée à Baltimore ne posait pas de problème, sauf imprévu, le décalage horaire marchant en ma faveur. Le retour par contre était épineux car je devais être impérativement le mardi après-midi à Tours où se déroulait le Congrès de la Sfaumb dont j'étais l'un des invités

d'honneur. Prendre un vol régulier serait suicidaire, tous quittant la Côte Est le soir et atterrissant le lendemain après-midi à Roissy; Air France n'hésita pas un instant pour m'offrir le supplément sur Concorde au départ de Washington.

À mon arrivée à Baltimore, le vendredi soir, je fus invité à dîner par K***, le vice-président du College, un radiothérapeute inconnu de moi entouré de sa femme et de sa fille, et d'un collaborateur de Curry. Ce genre de rencontre avec des personnes cultivées ne laisse que de bons souvenirs même si l'on a oublié le contenu réel des conversations, comme c'est le cas. Si la puissance invitante en attendait de grandes révélations sur ce que j'argumenterais le dimanche suivant, elle en fut pour ses frais. La question me fut d'ailleurs posée directement par les deux femmes que j'invitai à mon tour à déjeuner le lendemain. Je répondis très sincèrement que je ne saurais moi-même exactement ce que je dirais qu'au plus tôt quinze minutes avant d'entrer dans la salle de réunion. Toutes les idées étaient en moi, mais ne s'ordonnaient pas encore sur un papier. Ces conversations urbaines avaient l'avantage de m'entraîner à l'expression anglaise de mon dossier et de mieux connaître ces nouveaux interlocuteurs presque tous issus de la pratique libérale. Ce fut par une très douce soirée que se déroula la garden party dans la somptueuse villa du Chancellor local, surplombant la Chesapeake Bay d'une bonne centaine de mètres.

Le dimanche matin, je m'offris un solide breakfast américain et une douche interminable. Je me mis devant un bloc de papier jaune surligné détachable selon le pointillé, caractéristique des brouillons américains. Le plan de mon topo s'aligna sans difficulté. À l'heure dite, je fus introduit dans le cénacle aux lourdes boiseries mahogany, par un George Leopold sobre et précis. Ma première phrase fût

simple : «*I'm not here to talk to you about the past, I'm here to talk to you about the future.*» Peu importait ce que je leur décrirais par la suite sur l'état de l'ISR et de ses commissions, c'était gagné, je le savais. Toutefois j'introduisis ma conception du rôle de la Commission de radioprotection de l'OMS à laquelle l'ISR coopérait financièrement et qui était dirigée par un Américain, Gerald Hanson; ce problème était devenu crucial avec l'explosion toute récente de la centrale atomique de Tchernobyl. Je leur exposai la nécessité de revitaliser l'ISR à travers les demandes des pays en voie de développement et l'impossibilité pour elle de survivre moralement si l'ACR ne délèguait pas un haut émissaire auquel je confierais une fonction de haute responsabilité dès qu'il serait désigné. Je terminai exactement dans les temps par une phrase qui résumait bien ma réalité « *I'm nothing. I feel like a weak David front to the strong Goliath but, I'm confident on our future because we don't have the right to be unsuccessful.* » Je n'avais pas été servile et j'obtins beaucoup plus que les applaudissements que j'espérais au mieux polis, une adhésion au fond du discours qui n'avait rien souligné de négatif ni d'offensant ni de trivialement financier dans mon exposé de la crise. « *Well done* » me souffla un George Leopold soulagé, avant que je ne prenne congé.

Le College me demanda de préciser mes positions lors d'un entretien avec un sbire administratif, notamment sur le compromis proposé par Brady et Tubiana; j'y répondis négativement puisque je savais que les Chancellors ne payeraient jamais, à l'exception peut-être d'une aumône aux thérapeutes à rembourser par d'excellents traitements trois ans plus tard à Paris; le radiodiagnostic ne verrait pas un cent. L'ACR ne verserait jamais un sou à une société dont ils étaient convaincus qu'elle gaspillait l'argent dans des entreprises sans intérêt; je lui reparlai toutefois du

centre kenyan et de sa duplication possible dans de nombreux autres endroits du globe, perspective qui le laissa froid. Je ne voulais pas d'espèces sonnantes et trébuchantes mais l'accès privilégié aux principaux médias américains de nos Newsletters et de nos éditoriaux sur ICR'89. Durant la réception du soir dans le Musée du Train, j'eus plusieurs contacts que je jugeai positifs. George Leopold me reposa la question lancinante « *JF, when will you become an American citizen ?* » « *Not before the end of ICR'89, I guess, George!* ».

Sur le tarmac de Dulles Airport, en cette fin de matinée du lundi, Concorde ressemblait à une hirondelle quand un 747 tenait de l'albatros. L'on n'entrait pas sans émotion dans ce symbole du savoir-faire européen. Les Américains qui en étaient moins jaloux que l'on ne croyait, s'esclaffaient quand ils apprenaient que les Français encore plus que les Anglais payaient des impôts pour qu'ils puissent s'y asseoir à des tarifs ridiculement bas avec la surévaluation du dollar et la crise des transports aériens liée au terrorisme. Joshua Becker et sa femme avaient fait plusieurs fois le voyage express à Londres ou Paris en usant des packages bradés offerts par Air France et British Airways. Pour moi, depuis son premier envol pour Washington près de dix ans auparavant, Concorde était un symbole dynamisant pour l'étranger s'aventurant sur le sol américain. Avion de luxe aux sièges inconfortablement étroits et au menu délicat mais trop riche, il offrait à la fois rêve et frustration au voyageur privilégié qui y accédait par un salon particulier où l'on pouvait déjà se shooter au fois gras et dom Pérignon à gogo et dans lequel l'on passait presque autant de temps qu'en vol. L'ennui suintait aussi bien dans le salon que dans la cabine, avec ces voyageurs, tapageurs par le luxe de leurs vêtements griffés et muets comme des carpes. Néanmoins, ce plus à mon voyage avait

impressionné mes hôtes et j'avais ce que je voulais, un succès qui s'achevait par une nuit dans mon lit à Paris, sans aucun jet-lag.

Le lendemain, l'Alpine fut de bonne composition et j'emmenai Martine Hirsch en charge de présenter plusieurs communications scientifique de l'ensemble du service au Congrès de TOURS. Le soir même, il y avait un repas de gala dans les caves à vins de Chinon et je fus intronisé avec quelques autres collègues Chevalier de l'Ordre Rabelaisien. Les Congrès de la Sfaumb, du fait de leur pluridisciplinarité et la marginalité des pionniers d'une technique charismatique et sensuelle, ont toujours été marqués par la convivialité des programmes sociaux alors que les débats scientifiques étaient à l'origine de conflits parfois à la limite du coup de poing. L'on ne parlait que du concert exceptionnel offert par une chorale de Jean-Pierre Ouvrard spécialisée dans les chansons libertines du XVIe siècle. Je l'avais manqué mais je saurai m'en souvenir.

Restait au programme un voyage en Allemagne pour tenter un rapprochement avec nos riches voisins. Les étapes se succédèrent à COLOGNE, MUNICH ET BERLIN-OUEST où régnait la puissante Schering AG dont le chef du laboratoire deviendra mon ami quoiqu'il cultivât une haine inexpiable envers les Américains. Les Allemands voulaient leur Chicago européen, un concurrent direct du RSNA. Nous souhaitions seulement qu'ils n'en programment pas le premier avant ICR'89. Dans l'ensemble la réception fut cordiale comme le fut le banquet offert dans le Musée Archéologique de Berlin-Est dans le décor des temples assyro-babyloniens. Le Mur était toujours debout mais totalement tagué côté occidental, un bel effet d'art contemporain qui n'aurait jamais dû être totalement détruit en 1990. Le passage de Check Point

Charlie n'était plus qu'une formalité à peine plus longue qu'une arrivée à Washington.

Les Français tenaient leur congrès national, LES JOURNÉES FRANÇAISES DE RADIOLOGIE, au Palais des Congrès de la Porte Maillot, début du mois de novembre. Nous avons décidé d'y tenir la première réunion du Bureau de l'ISR qui réunit, outre notre trio d'officiers, le Past-Président Jeanmart, l'Allemand Joseph Lissner et le Japonais Tokuro Nobechi. J'attendais avec beaucoup d'impatience cette première rencontre avec le représentant de l'Extrême-Orient que nous n'avions fait qu'entrevoir à Honolulu. Le contact fut d'emblée excellent et son anglais policé impressionna. Le Japon soutiendrait l'ISR avec fermeté et n'avait aucune hostilité vis-à-vis d'ICR'89. Il avait parfaitement réussi le congrès de Tokyo en 1969 et aidé l'Espagnol José Bonmatí en 1973, avec un très spirituel conseil *«Il n'y a pas de problème que l'on ne puisse résoudre un soir autour d'un verre de vin»*. Il logeait au Grand Hôtel, place de l'Opéra, et accepta que je vienne le prendre et l'amener chez moi pour un dîner familial, attention qui lui procura une grande joie. Du coup, il osa me demander si j'accepterais de lui faire le grand honneur d'effectuer le trajet en métro avec lui. Il voulait voir comment marchait notre transport urbain le plus populaire ; j'avais mes tickets sur moi ; j'eus honte de la crasse que je ne pouvais masquer alors qu'à Tokyo, l'on aurait pu manger sur le sol sans attraper la typhoïde. Il impressionna mon fils qui le séduisit à son tour par son expertise en origami. Nobechi haïssait les Etats-Unis, il n'irait pas à Chicago.

7.6.15. RSNA'86, CHICAGO, MICHIGAN

Jean-Michel Bigot, François Contenay et moi nous retrouvâmes à Chicago pour affronter le monde au RSNA.

En ce lieu, allait vraiment commencer la promotion internationale d'ICR'89. Chicago est une ville opulente, bâtie sur une plaine au bord du lac Michigan. L'on y trouve toujours des gratte-ciels comme dans Tintin en Amérique mais aussi les plus beaux produits de l'architecture moderne dans Michigan Avenue. Le RSNA attirait alors une trentaine de milliers de congressistes et leurs accompagnants qui saturaient les hôtels et déversaient sur la ville une pluie de dollars juste avant le Thanksgiving Day. Les Français, de plus en plus nombreux, colonisaient un hôtel vieillot et chaleureux du Nord de la ville, le «*Drake*». J'arrivai le vendredi et, le samedi matin, je me mis en condition pour une bonne adaptation au décalage horaire toujours plus facile à métaboliser dans le sens est-ouest qu'au retour. Après le breakfast américain et la douche rituelle, méprisant le très efficace système de bus, chaussé de mes Weston à bouts ferrés, il me fallut deux bonnes heures de marche pour gagner le McCormick Center, situé très au Sud de la Chicago River en longeant l'interminable South Wabash Avenue, célébrée sous Al Capone et la bande des Incorruptibles, qui traversait alors des quartiers aussi lépreux que déserts mais aussi de temps en temps plantés d'une petite chapelle verdoyante ou d'une maisonnette pimpante et son jardinet fleuri. Il faisait encore plus frais que froid à cette époque de l'année souvent marquée par l'été indien et, jamais durant les vingt années de fréquentation de cet endroit mythique, je ne verrai Chicago vraiment engoncée sous la neige.

L'organisation de cette foire annuelle de la radiologie faisait l'admiration de tous. Mécanique impeccablement rodée, elle avait encore un visage humain par rapport à ce qu'elle est devenue aujourd'hui sur trois énormes buildings réunis par des paseos aussi larges que le Boul'Mich à Paris. Elle accueillait alors sur deux étages un bon millier

d'exposants industriels et une quinzaine de réunions scientifiques parallèles. Tout commençait et finissait à l'heure pile. Les circuits étaient très clairement indiqués pour que l'on ne se perde pas. Il est courant que des Français ne se rencontrent qu'au RSNA, une fois par an.

Nous décidâmes de commencer d'abord par du porte-à-porte chez tous les exposants, les gros comme les petits. Nous déposions des dossiers techniques rédigés en anglais en essayant de glaner le maximum d'informations sur l'idée que se faisaient les exposants sur notre congrès... Quand ils en avaient ! Très franchement, il fallait avoir le cœur bien accroché car l'on rencontrait plus souvent une indifférence polie qu'un accueil enthousiaste. Les jours suivants, nous multipliâmes les contacts personnels auprès des nombreuses personnalités scientifiques et politiques de la radiologie internationale. Ma préoccupation essentielle était de rencontrer les représentants de l'American College. Jo Marasco venait d'achever son mandat et il me fallait connaître son successeur qui, le moins que l'on puisse dire, ne paraissait pas pressé d'établir le contact. Je rencontrai d'abord la secrétaire de John Curry qui m'avait si chaleureusement accueillie à Baltimore. De son timbre de voix, je tirai l'impression que quelque chose d'impalpable freinait le mouvement de sympathie que j'y avais créé. «You seem to be vulnerable» finit-elle par me confier. Je n'aimais pas cela, cet adjectif est l'un des plus difficile à traduire en français, mais la chance m'aida. Me promenant le nez en l'air dans le building à l'heure du lunch, je finis par découvrir le petit stand de l'ACR, perdu au fin fond d'un hall, désert à l'exception du seul homme que je voulais rencontrer. Jo Marasco était assis plongé dans un dossier ; je lui tapai gentiment sur l'épaule et il eut un petit sourire réconfortant. Nous convînmes de nous rencontrer le lendemain pour un breakfast

au Palmer House, un gigantesque Hilton style Tintin qui abritait en fait les staffs des grossiums américains. Je lui fis part de mon désappointement et lui décrivis comment se redressait le Comité exécutif de l'ISR. Il fallait que le College se manifeste. «*JF, I don't have the power anylonger*». Sur ma moue dubitative, il ajouta «*But, I still have an influence*». Le courant était rétabli.

Le State Department of Trades avait construit, dans le grand espace convivial qui séparait la science de l'industrie, Le State Department of Trades avait construit, dans le grand espace convivial qui séparait la science de l'industrie, un joli centre de rencontre tenu par une très belle jeune femme blonde, Lisa B*** ; elle aimait beaucoup les Français et je l'appellerai très vite «*America*», tellement elle aurait pu être l'effigie-équivalente de notre Marianne. Elle nous offrit un bureau pratiquement permanent où nous tiendrons beaucoup de nos réunions. Je rencontrai là Thomas Meaney, le successeur de Marasco, avec qui j'avais fini par obtenir un rendez-vous la veille de mon départ. Mon numéro était au point et je le vivais authentiquement, en toute sincérité. Presque tout, dans cet Irlandais de Cleveland, mince, un peu voûté, fumeur impénitent, à la parure presque fruste sans aucun signe extérieur de richesse, père de dix enfants, golfeur et ancien batteur de jazz, me rappelait un John Amberg fait pour le pouvoir. Je ne le connaissais pas mais j'en avais entendu parler. Contrairement à Jo Marasco dont il était l'opposé, il avait une carrure scientifique qui s'était affirmée à la prestigieuse Cleveland Clinic où il était une vedette de l'angiographie depuis trente ans. Il avait publié dans le JAMA un article sur la toxicité des produits de contraste chez les insuffisants rénaux chroniques qui m'avait marqué quinze ans auparavant : il était le seul à aboutir aux mêmes conclusions que moi

sur la bonne sécurité de l'artériographie rénale chez ces patients supposés être des contre-indications sans appel. Il m'écouta avec beaucoup d'attention, m'interrompit rarement, me posa quelques questions très précises. Les choses étaient claires, il n'avancerait qu'avec d'innombrables précautions. Je n'en espérais pas davantage. Meaney percevait vaguement que l'honneur de l'Amérique était en jeu, mais il avait bien d'autres chats à fouetter dans ses nouvelles activités. Je voulais qu'un hommage fut rendu à Robert Moseley décédé quelques semaines auparavant et dont personne ne parlait à Chicago. Même dérisoire, il gommerait les bévues d'Honolulu. J'écrivis une lettre en ce sens à sa veuve qui ne m'en accusera pas réception, mais dont j'enverrai un double à Meaney qui alliait l'intelligence du cœur à un sens politique d'une grande finesse. Nous convînmes d'un rendez-vous à Paris à son retour d'un meeting sur la résonance magnétique où il était invité à Munich l'hiver suivant.

Avec François Contenay, nous rencontrâmes le Directeur Technique du Congrès de la RSNA, George Schuyler, un redoutable business manager avec lequel je deviendrai très ami plus tard. Pour l'heure, l'ambiance était froide; l'homme n'avait pas été pour rien dans le torpillage d'ICR'85 et rien ne devait ombrager le soleil aveuglant de la RSNA triomphante. La question était de savoir si un accord était possible entre le RSNA et ICR'89 pour formaliser une joint-venture au niveau de l'exposition technique. Il proposait un package-deal réunissant les exposants américains contre une commission. Bigot était méfiant, François Contenay totalement hostile et je ne sentais pas l'affaire tourner à terme à notre avantage. Nous voyions bien qu'il n'hésiterait pas à saborder l'entreprise si ICR'89 devait faire de l'ombre au business

américain. Pour moi, j'étais convaincu qu'il arriverait

un moment où les industriels américains ne pourraient pas résister à l'attraction produite par ICR'89 à Paris. En dépendrait l'accroissement d'exportations potentielles vers l'Europe et l'Afrique. La seconde partie de l'entretien fut une dissertation débridée sur l'avenir des congrès tant de Chicago que des futurs européens. Les industriels nous l'avaient dit eux-mêmes, ils étaient effrayés par le gigantisme chicagolais et se plaignaient de l'impérialisme de ses dirigeants, sinon d'un racket ! La saturation était déjà sensible et la radiologie européenne était devenue trop forte pour rester longtemps la vassale de la RSNA, la Roentgen Ray comptant pour du beurre. La rivalité était incontournable, pourquoi ne pas commencer par la franchise pour qu'elle ne s'achève pas dans l'hostilité déclarée ? Nous avions d'ailleurs le support du College qui intriguait George Schuyler, peu à l'aise dès lors que l'argent n'était plus le moteur du débat. Pourquoi d'ailleurs ne pas étudier la proposition d'America qui nous offrait de concentrer toutes les industries américaines sous la bannière étoilée, comme dans une exposition universelle ?

Les Sud-Américains étaient encore nombreux à Chicago cette année-là. Je rencontrai Luis Martinez, un radiologue de Miami originaire de Cuba, qui avait fondé le Colegio Interamericano de Radiologia, le fer de lance des héritiers de la doctrine de Monroe appliquée à la médecine en direction du sixième continent hispanique. Lors de mes voyages précédents, et Michel Bellet me l'avait confirmé, j'avais perçu l'antagonisme violent qui s'était créé entre ceux qui roulaient sous sa bannière et ceux qui rejetaient les USA. Il était tentant de s'appuyer sur le Colegio pour profiter de son réseau et de son fichier mais c'était au risque de s'aliéner la communauté qui avait voté pour Paris.

Chicago fut aussi l'occasion de rencontrer la plupart des futurs participants au Symposium de Montbazou. Je

réunis les sept représentants de l'industrie des produits de contraste à un déjeuner au Drake autour d'un homard Thermidor. Il fallait cela pour faire passer la pilule d'un appel de fonds supplémentaires lié à la chute rapide du dollar. J'obtins les garanties nécessaires. Il ne restait plus qu'à fêter notre succès avec America par un dîner dans le pittoresque restaurant hongrois du Vieux Chicago « *The Bakery* » dont ce fut la dernière saison avant sa destruction. J'étais euphorique, mais peu fatigué, puisque j'avais évité pratiquement toutes les soirées offertes par l'industrie aux quatre coins de la ville. Là se démarque la vulnérabilité des hommes-orchestres. La perte du besoin de sommeil est un symptôme d'alarme gravissime des grands états de décompensation. Je le savais, je ne m'en méfierai pas assez.

7.7. PARIS, HIVER 1987

Tom Meaney tint parole et s'arrêta à Paris avec un ami de San Francisco, l'un des plus grands experts de l'IRM, Thomas Budiger. Nous avons mis les petits plats dans les grands pour les recevoir au mieux de nos possibilités. Les discussions techniques virèrent au beau fixe. L'engagement de l'ACR resterait progressif, mais il promettait la présence d'un observateur lors de la première grande réunion de l'Executive Committee (ExCom) à venir à Lisbonne en mai. Il ouvrirait une information dans le bulletin du College distribué aux quelques vingt-cinq mille radiologues américains. Maurice Tubiana et sa femme nous recevront dans leur magnifique appartement du quai des Grands-Augustins, riche en antiquités de toutes sortes. Le dîner chez moi sera beaucoup plus simple mais chaleureux. Les très authentiques Tom Meaney et sa femme Mary étaient faits pour que nous devenions de grands amis et ils invitèrent immédiatement mon fils à passer ses prochaines vacances dans leur ranch près de Cleveland.

7.8. LE CONGRÈS DE LA RECHERCHE DU CERF

Le Cercle des Enseignants de Radiologie de France, le Cerf, organisa son premier congrès scientifique à Paris en mars 1987. Il s'agissait pour Michel Amiel et Guy Frija en fin de mandats, de démontrer que notre discipline avait maintenant sa place dans le concert de la recherche scientifique, à l'image des grandes autres disciplines cliniques. J'avais la charge de la session consacrée aux produits de contraste. Milos Sovak avait accepté de présenter la chimie relativement complexe des molécules iodées organiques, à un moment où l'industrie nous mettait devant une explosion des molécules de faible osmolatité ioniques ou non. J'écrivis une synthèse des connaissances de l'époque sur la toxicité générale, pendant de celle que j'avais achevée en matière de néphrotoxicité. Il y avait deux théories que j'espérais pouvoir lier l'une à l'autre pour le meilleur usage chez les malades de plus en plus couramment soumis à des injections du fait de l'explosion du scanographe et de l'angiographie numérique. L'ossature de la première théorie s'appuyait sur les travaux d'Elliott Lasser, eux-mêmes fondés sur la réaction en cascade à partir du complément sérique que déclenche l'organisme à la moindre agression. Cet exposé permettait de mettre en pièces la trop fameuse et délétère allergie à l'iode. Voici ce que j'écrivais en 1990. Je ne suis pas certain que son contenu soit tellement périmé aujourd'hui.

Si la molécule iodée était un vrai allergène, elle entrerait en conflit avec des anticorps spécifiques fabriqués par l'organisme à partir d'une variété de protéines du plasma, les gammaglobulines. Il en résulterait une cascade de réactions biochimiques complexes aboutissant à la

libération de médiateurs de haute toxicité à des doses infimes, perturbant les systèmes de la coagulation et de l'équilibre vasomoteur, dont l'histamine est l'une des plus connues du public. Un organisme sain dispose de gros moyens pour bloquer efficacement l'irruption de ces réactions tant à la base qu'au cours des différentes étapes. Pour stimuler ces défenses ou pallier leurs insuffisances conjoncturelles éventuelles, le radiologue dispose de différentes drogues qu'il utilise à titre de prémédications. Les plus courantes sont les dérivés de la cortisone et les antihistaminiques. Le seul obstacle à l'adoption de ce schéma cataclysmique vient du fait que les accidents généraux des produits de contraste, les grands chocs, ne sont pas d'origine allergique vraie. On ne trouve pratiquement jamais ces fameux anticorps spécifiques chez les personnes examinées après ces accidents. La conduite des radiologues relève donc de l'empirisme et ce qui les désespère le plus vient de notre incapacité à leur donner les moyens de détecter préventivement les personnes dites à risque avec une grande précision. Certains, considérant à la fois notre ignorance et la précarité de nos moyens prophylactiques parfois eux-mêmes dangereux, injectent les produits de contraste sans aucun recours aux parapluies chimiques. D'autres, infiniment plus nombreux, préfèrent mettre toutes les chances de leur côté et associent plusieurs types de drogues, selon des schémas plus ou moins inspirés par l'expérience de leurs réanimateurs. On ne peut donner tort ni aux uns ni aux autres, mais il en résulte une atmosphère faite de frustration et d'anxiété, voire de culpabilité. Aucun radiologue n'aborde ce problème avec légèreté.

La seconde théorie était défendue alors solitairement ou presque par un collègue de Cleveland, ancien collaborateur de Meaney, Anthony Lalli. Elle mettait en valeur le

rôle prédominant de l'anxiété, celle du malade comme celle du radiologue. Elle ne s'exprimait pas par des données chiffrables mais elle faisait entrer en lice les effets du stress décrits par le Canadien Hans Selye. Lorsque l'on a l'habitude de l'emploi des produits de contraste iodés, force est de constater que l'angoisse joue un rôle considérable dans la violence de l'expression des manifestations cliniques d'intolérance, sinon dans leurs déclenchements eux-mêmes. L'hostilité que Lalli déclancha chez ses confrères fut telle qu'il dut s'expatrier au Canada et y terminer sa carrière dans l'anonymat, me confia Meaney.

Je me souviens, comme si c'était hier, de la première urographie intraveineuse que j'ai fait subir à une jeune sylphide aux tout premiers jours de mon internat chez Ledoux-Lebard en 1967. Jeune héritier d'une longue tradition de méfiance des médecins internistes vis-à-vis de cet examen à la réputation sulfureuse que je faisais pour la première fois, j'étais plus terrorisé que ma patiente elle-même, seulement un peu nerveuse. Aidé par une manipulatrice peu expérimentée mais respectueuse, je me sentais dans un état d'isolement médical total, en ce début d'après-midi de printemps. À cette époque-là, la dose était une ampoule de vingt centimètres-cube de diodone. Les tests à l'iode avaient été faits scrupuleusement sans résultats inquiétants. La jeune femme n'apprécia pas outre mesure la piqûre avec une aiguille à biseau long d'une veine cependant facilement accessible de son avant-bras droit et ponctionnée sans difficultés techniques, comme en témoigna l'aspiration d'un peu de sang dans le corps de la seringue en verre. J'injectai sans réaction antagoniste la première goutte recommandée par les manuels. Je commis alors deux erreurs. La première fut d'injecter le liquide avec une extrême lenteur, en ne manquant pas de fréquemment

aspirer du sang, ce qui eut pour effet de traumatiser la paroi veineuse. La seconde fut de harceler la jeune femme de questions destinées à savoir si elle ne ressentait pas ci ni ça. Tant et si bien qu'au milieu de l'injection, elle se tortillait sur la table en tous sens et devenait blanche comme un linge ; l'aiguille perfora la veine et le liquide visqueux se répandant dans les tissus produisit une sensation de cuisson. Je dus arrêter tout et renvoyer la jeune femme sans avoir pu prendre un seul cliché. Rien là-dedans ne relevait d'une quelconque allergie à l'iode. Il n'y avait qu'inexpérience, incompetence et nervosité de ma seule part. Ce sera une des grandes leçons formatrices de mon métier de radiologue et d'enseignant.

Je ne crois pas exagérer en affirmant dans ce chapitre que Jean-René Michel aura été le grand libérateur de l'obsession inhibitrice des pionniers de la radiologie, en mettant en exergue la primauté de l'indication des examens à réaliser impérativement pour obtenir un diagnostic. Comme l'inscrivirent l'allergologue célèbre de l'hôpital Rothschild René Wolfromm et ses collaborateurs en chapeau de leur enquête sur les accidents de l'UIV : *«Plus de malades sont morts d'une absence d'urographie qu'il n'y en eut en raison même de la technique de la radiographie»*. La chasse aux examens inutiles était lancée, ce qui ne signifiait pas que les radiologues avaient des permis illimités de tuer leurs clients dans l'inconscience et l'impunité. Les poursuites judiciaires s'annonçaient courantes en radiologie comme ailleurs en médecine.

Michel avait tiré des conclusions positives d'un accident rarissime observé au cours d'une opacification d'une veine rénale compliquée d'une coagulopathie de consommation avec fibrinolyse aiguë de très mauvais pronostic. La pharmacopée mettait à la disposition des thérapeutes de ces accidents des substances anti-fibrinolytiques,

dont l'acide epsilon-amino-caproïque qui était doté de propriétés antichoc. Michel avait remarqué que l'emploi de la seule delta-cortisone n'avait que des effets inconstants sur la prévention des collapsus. Par contre, il n'avait enregistré aucun échec depuis qu'il associait les deux molécules, ainsi qu'il l'avait rapporté au symposium de Lyon à partir d'une grosse statistique qui avait impressionné Lasser lui-même. Je l'avais suivi dans cet optimiste pendant une bonne dizaine d'années, y compris quand j'avais été soumis moi-même à une UIV, effectuée dans les règles pendant mon épisode de diverticulite sigmoïdienne de 1980. J'avais abandonnée l'acide Σ -aminocaproïque après mon retour de San Diego, faute de pouvoir intégrer ce paramètre dans un schéma biologique cohérent. Il arriverait un moment où il y aurait des accidents d'intolérance à la prémédication et il ne fallait pas tenter le diable sans être couvert par des autorités compétentes en biologie ; or elles étaient plus promptes à s'exprimer oralement que par écrit sur ce sujet, quand il s'agissait de se prononcer définitivement. Lorsque, pendant une à deux décennies, on se trouve dans un établissement où l'on pratiquait volontiers une cinquantaine d'UIV tous les jours ouvrables, comme à Necker dans les années 70, l'on savait de quoi on parlait quand il s'agissait d'affronter des problèmes cliniques complexes ; un radiologue moins expérimenté ne pouvait les assumer sereinement dans un cabinet libéral de sous-préfecture. Un capitaine au long cours n'est pas un régatier du dimanche à la Baule-les-Pins. On ne s'attaque pas aux quarantièmes rugissants avec un Beluga.

Un soir de 1973, je reçus à Necker une manipulatrice de radiopédiatrie que je connaissais bien, ce jour-là catastrophée. Elle revenait de vacances familiales heureuses en Bretagne jusqu'à ce qu'elles tournent

au cauchemar quand son mari se mit à uriner du sang. Très logiquement, alors que l'échographie n'existait pas alors, son médecin prescrivit une UIV effectuée à l'hôpital préfectoral. Malheureusement, l'injection déclencha un choc cardiovasculaire immédiat et l'homme dut être hospitalisé en réanimation sans qu'aucun cliché ait pu être fait. Il avait vu la mort de très près et ce qu'il racontait n'avait rien de rassurant. Il avait néanmoins survécu et le problème de l'identification de la cause de son hématurie restait entier, alors que la cystoscopie était normale. Seule l'UIV pouvait faire avancer le problème qui risquait de se situer au niveau des reins ou des uretères, une lithiase urinaire calculeuse sans doute mais peut être aussi un cancer. L'homme étant dans la force de l'âge et cuisinait dans un restaurant gastronomique réputé où la chaleur des fourneaux n'est pas un vain mot quand il s'agit de déshydrater les gens. D'où le drame que le couple vivait, car l'urologue insistait à juste titre. Le radiologue, devant un symptôme comme une hématurie, sait ce qu'il cherche mais ne le trouve pas nécessairement. En revanche, il lui arrive souvent de découvrir des maladies qu'il ne soupçonnait pas. Cet homme-là était une sorte d'urgence diagnostique, mais pas au point de voir la mort repasser une fois encore avant son heure. J'avais une foi de charbonnier dans la protection qu'assurerait la prémédication selon Michel qui nous racontait chaque semaine des histoires similaires qu'il avait maîtrisées ainsi. Je discutai longuement avec le mari et l'épouse et le rendez-vous fatidique fut pris aussi bien sur la table de radiologie qu'avec l'anesthésiste-réanimateur qui serait là en permanence avec son chariot et ses fluides. Toutes les précautions médicamenteuses furent prises et, comme il fallait cesser de marcher à reculons, je conclus les préliminaires par un pari. Si tout se passait bien, il

m'inviterait dans son restaurant, et il n'y aurait pas de sinon. Je n'aurai pas cette récompense, puisqu'il lui poussa une seule papule d'urticaire mais rien de plus grave. Peu importait, l'examen s'était déroulé exactement comme je l'avais décrit, y compris dans ses phases les plus délicates et l'urologue n'avait plus qu'à décider de la thérapeutique à appliquer à la lésion identifiée dont j'ai oublié la nature.

Elles alimentent l'enseignement des élèves et des collaborateurs. Les Anglo-Saxons en sont particulièrement friands. La médecine est un art difficile et il ne faut jamais sombrer dans le triomphalisme non plus que dans sa propre autodéfinition. Dans d'autres mains, dans d'autres endroits, la prémédication de Michel s'avéra inefficace voire dangereuse voire mortelle. La fragilité de l'argumentation des théories, savantes ou non, tient plus à l'usage immodéré du syllogisme aristotélicien que de la rigueur scientifique multiparamétrée. À ce moment aussi, le rationaliste butte sur les défaillances du principe d'égalité de tous devant une situation médicale dont l'effet pervers est l'érection de la statue du mandarin-commandeur des croyants, ou son contraire, le nivellement sur la base de la technocratie statistique édictée en dogme binaire informatisé. La personnalité de chaque praticien joue un rôle dans l'efficacité diagnostique et thérapeutique. Ce côté subjectif fait la réputation d'un individu dans un exercice donné plus sûrement que l'exhibition de ses peaux de bique acquises depuis déjà trop longtemps. Les drogues magiques de mon père perdaient une grande partie de leur efficacité dans les miennes et lui, plus chevronné, n'essayait même pas de vérifier l'exactitude de l'échange en sens inverse de mes recettes perso. D'où l'importance majeure que j'accorde à la qualité du colloque singulier qui fait le lit authentique de la sécurité. D'où la valeur pédagogique exemplaire du

vécu dans sa chair même de malade-médecin de ce qu'on va prescrire à l'autre. Avec ce prérequis, bien entendu non obligatoire en régime démocratique éclairé, l'on peut mettre un terme à des jérémiades ou des enfantillages dérivant de lectures de vulgarisation mal digérées ou du colportage d'histoires de bonne femme ou de comptoir jamais anodines. Je sais ce que l'on ressent lorsqu'on pique avec du matériel moderne, aiguilles à usage unique bien affûtées et aseptiques, seringues en plastique emballées qu'il ne faut plus faire bouillir et pétrifier dans la casserole d'eau du robinet sur la plaque de butagaz avant usage comme il y a cinquante ans, fine tubulure en polythène souple conservée à demeure pendant une bonne heure ou plus. Les malades sont aujourd'hui des enfants gâtés par rapport à leurs grands-parents, mais la prévention du sida et autres saletés nosocomiales vaut bien cette dépense. Je sais tout de la bouffée de chaleur produite par l'injection, de la nausée intempestive et sans gravité quand l'on n'a pas voulu rester strictement à jeun, du désagrément de la compression urétérale par un ballon pneumatique trop ou mal gonflé.

Nos patients soumis à l'indication d'une UIV ou plus souvent maintenant d'un scanographie ou d'une IRM ont le choix plus ou moins conscient ou réflexe entre trois attitudes de défense devant l'inconnu qui les attend. Il y a ceux qui, par nature sans inquiétude ou sans méfiance, ne demandent au médecin que de faire son travail et de le faire bien. Ils ne viennent pas pour une partie de plaisir mais ils sont durs au mal et ne dramatisent pas à outrance. Quoiqu'ils ne soient pas invulnérables, pourquoi les inquiéter à l'américaine en leur assénant la litanie des catastrophes qu'ils vont certes frôler mais de très loin? Il suffit de les bien accueillir, de répondre à leurs questions s'ils en posent et de ne pas les laisser

mariner dans un désert de silence ou de solitude. L'accueil impersonnel de la radiologie est une constante dans les récriminations justifiées des malades, notamment dans les consultations hospitalières ; ses causes en sont variées et plus ou moins facilement contrôlables, depuis la crise du personnel jusqu'à l'absence d'éducation aussi bien des malades que du personnel médical ou non. Il y a en effet ceux qui ne dramatisent pas mais voudrait savoir, ne serait-ce que le temps que ça va prendre et la forme dans laquelle ils seront quand ce sera fini et qu'ils vaqueront à leurs affaires. Il faut leur dire la vérité et la part d'imprévisibilité qui résulte de tout acte médical réfléchi, sans pour autant faire surgir une angoisse malade qui ne s'impose pas. On sait que certains gros durs qui ont fait la guerre sont capables de décompenser brusquement, sans prévenir, parfois à leur grande surprise. Il ne faut faire le procès de personne, combien de médecins ne sont-ils pas de grands hypochondriaques capables de crises théâtrales à la vue d'une seringue armée d'une aiguille en direction d'une partie de leur individu ? Et il y a tous les autres, les plus nombreux, qui sont vraiment angoissés parce qu'ils ont expérimenté une complication à l'occasion d'exams antérieurs, ou qu'ils ont entendu parler de sensations cauchemardesques, ou qu'ils sont douillets, ou simplement parce qu'ils sont dans le vide de l'inconnu mais ni inconscients ni inconséquents. Qui sait si ces états troubles préparent la défense de l'individu contre l'acte agressif utile qui va suivre ou, au contraire, l'annihilent ? Il faudrait pouvoir ouvrir une vraie consultation prophylactique informant le malade en prenant son temps et dans un local adapté quand, regrettamment, on ne peut le plus souvent être qu'expéditif. Certains savent toutefois forcer les barrages et ils n'ont pas tort de tenir à leur peau.

L'homme a une soixantaine d'années et n'est rien d'autre

en apparence qu'un grand bébé poupin et grassouillet au teint diaphane, sans muscles, au demeurant un grand pianiste de concert et une caricature d'homosexuel passif. Il a comme beaucoup d'hommes de son âge quelques difficultés à faire pipi et, l'urologue a été formel, il doit subir et bénéficier en même temps d'une urographie intraveineuse, en ces temps où l'échographie prostatique n'existe pas encore. Durant les huit jours précédents, il ne manque pas une seule occasion de m'appeler au téléphone sans parvenir à épuiser un stock sans fond de questions plus ou moins fantasmagoriques. Savoir écouter un entretien trop bavard fait partie de l'apprentissage du savoir-faire médical. Il arrive à son rendez-vous avec une bonne heure de retard mais, à cette époque de l'année où les jours sont longs, mon agenda n'est pas trop bousculé. Il est venu quand même pour me dire que, non, décidément, il ne peut pas, il a très peur et renonce à son UIV. Je parle pendant une dizaine de minutes pour le raisonner. Il accepte de se rendre dans le déshabilleur. Ah ! mais non, décidément il ne peut pas, même après avoir suspendu sa veste au portemanteau. Mais si ! et il finit par se mettre torse nu et le cirque recommence. Il faut quand même mettre un terme à cette tragi-comédie et je l'engueule à voix ferme et douce, sans méchanceté mais sans concession. Je lui rappelle qu'il a pris rendez-vous au détriment d'autres personnes car la liste d'attente est longue, qu'il est responsable d'un retard qui maintenant dépasse quatre-vingt-dix minutes et que les malades suivants en pâtissent déjà, ce qui manifestement d'ailleurs l'indiffère. En conclusion, je lui donne une minute montre en main pour qu'il se décide à s'allonger sur la table ou à décamper, alternative qui le choque profondément. Il s'effondre alors dans un fauteuil, écarte les bras, me regarde droit dans les yeux et me lance

comme un javelot la phrase assassine : «*Et si je meure, docteur, ce sera votre faute!*» Non, monsieur le virtuose, ce ne sera pas de ma faute et, bien sûr, tout se déroula sans la moindre complication. À la fin de l'examen, il se relèvera avec une lueur de triomphe dans le regard, plus admiratif de son courage qu'honteux d'un cinéma qu'il a totalement chassé de sa mémoire. Il en oublierait presque de régler mes honoraires qui auraient pu être largement doublés tant les exigences particulières de ce malade m'avaient fait perdre mon temps, il est vrai beaucoup moins précieux que le sien. À la fin de son exercice, mon père, légendairement patient, ne supportait plus cette désinvolture si courante dans les campagnes d'alors, aujourd'hui minorée tant les manques d'éducation sont courants des deux côtés du stéthoscope.

Pendant des années, j'ai couru après une formulation on dit aujourd'hui un paradigme assez claire et rapide pour répondre aux questions des malades sur les risques encourus. Faut-il se fier aux statistiques? La plus terrible était alors celle d'un Américain qui faisait état d'un décès sur dix mille examens, ce qui est énorme et inadmissible quand on se réfère à l'expérience de Necker proche de un sur cent cinquante mille. L'expérience de ma collègue lyonnaise Annick Pinet excipait de résultats similaires bien qu'elle eut une approche sensiblement différente en matière de prémédication. L'UIV tuait plus au Royaume-Uni qu'en France. Cela s'expliquait-il par la brutalité de l'*informed consent*? par l'imprécision clinique du fourre-tout des manifestations d'intolérance souvent mises en classement opportuniste pour justifier telle ou telle position? Le Japonais Hiroki Katayama, invité à Montbazou, allait brouiller les cartes pour des années avec une statistique démontrant l'innocuité d'un nonionique d'origine germanique, manifestation outrancière mais industriellement intéressante à promouvoir.

Qui pourra me rappeler le titre du film de Woody Allen de la fin du siècle dernier dans lequel il a réussi à placer dans les dialogues une réplique à tonalité médicale certainement ésotérique pour l'immense majorité des spectateurs, quand il annonce à sa partenaire qu'il va être soumis à une scanographie : il est paniqué par la réponse qu'il doit donner à son radiologue à la question « *Ionics or nonionics?* », en application des recommandations de l'American College of Radiology? Je me demande si elle n'a pas été coupée dans la version diffusée en France, faute de n'être pas davantage comprise que le Manurhin de Godard-Belmondo.

J'avais fini par briefer mes malades avec une comparaison simple. Vous avez moins de chance de faire un accident grave d'UIV ou d'artériographie ou de scanner que vous, piéton, de vous faire écraser par une voiture en traversant la rue de Sèvres pour entrer dans l'hôpital Necker. J'avais ce privilège de crédibiliser mon assertion par ma connaissance des dossiers scientifiques et médicolégaux des deux côtés de l'Atlantique et d'avoir moi-même, je le répète une fois de plus, subi ces examens agressifs. Il m'est arrivé, comme à nombre de mes collègues, de sentir mon malade filer entre mes doigts, mais j'ai eu cette chance de pouvoir bénéficier de l'extraordinaire support de mon regretté collègue et ami Christian Debras. Cet anesthésiste-réanimateur de Necker, élève de Maurice Cara, l'inventeur du Samu de Paris, m'avait aidé à formaliser un abord de l'urgence en salle de radiologie à l'usage des étudiants du CES de radiologie, un concept fondé non pas sur une philosophie biologique bavarde et pseudoscientifique, mais sur des considérations purement pratiques accessibles à tout étudiant ayant passé avec succès un baccalauréat, donc à un médecin comme à un infirmier. Avec Debras, malheureusement exilé à

Henri Mondor, puis avec ses élèves Louville et Cazalaa, nous aurons à Necker, nous les radiologues mais aussi et surtout nos malades, le privilège de pouvoir mobiliser à la minute ces fabuleux pionniers de l'urgentisme qui sauveront pratiquement tous nos patients intolérants à la pharmacopée radiologique d'une mort certaine ou de complications gravissimes. Je crois également à l'efficacité de l'enseignement post-universitaire propagé intensivement dans toute la francophonie par le biais de la Société Française de Radiologie, dans notre politique de sécurisation des cabinets libéraux et des hôpitaux généraux qui contrasta longtemps avec l'insécurité ressentie à l'étranger beaucoup moins solidement structuré que dans l'Hexagone. Je l'expose d'autant plus volontiers que je n'ai plus de responsabilité dans ce domaine et que, si j'ai désapprouvé nombre de «*recommandations de bonnes pratiques*» récentes, je n'ai jamais polémique pour imposer les miennes au détriment de la sécurité de la population en général.

Il appartient à chaque génération de définir ses propres paradigmes ! Le temps m'aura manqué pour développer une étude scientifique destinée à statuer sur la pertinence de ma conception du «*trou biologique*» qui peut rendre tout être humain «*normal*» extemporanément vulnérable à une agression intempestive, radiologique ou non, prémédiquée ou non.

Je regrette que la théorie de la mémoire de l'eau émise par Jacques Benveniste que j'avais bien connu à Necker se soit effondrée dans une sombre histoire de méthodologie qui faillit berner le périodique *Nature*, monument de la presse scientifique ; elle aurait pu expliquer pourquoi des humains totalement vierges de toute pathologie apparente développent des chocs anaphylactiques, alors qu'ils n'ont jamais été supposés avoir été au contact de la substance qui

va les tuer irrémédiablement en une fraction de seconde.

7.9. CONTRAST MEDIA'87, MONTBAZON, INDRE&LOIRE, MAI 1987

Pour en revenir à ce printemps de 1987, le succès du congrès du CERF fortifia la réputation croissante de la radiologie scientifique nationale qui se répercutera sur ICR'89. Des rumeurs se propageaient sur mon état de fatigue. Si elles se dissipèrent également à la suite de ma conférence, elles avaient leur raison d'être et je dus faire face à un grand état d'épuisement confinant à l'effondrement dans les trois semaines qui précédèrent le symposium de Montbazon. J'en porte l'entière responsabilité. Durant tout l'hiver, les propositions de communications avaient afflué de plus en plus nombreuses, de plus en plus diversifiées, étendues au paramagnétisme comme aux microbulles ultrasonores. De petites sociétés s'étaient manifestées et devaient être incorporées. Le nombre de participants atteignait quatre-vingts inscrits à l'origine d'un programme potentiellement fastueux à étaler sur cinq jours, puisqu'il n'y aurait aucune session parallèle et que le temps réservé aux discussions formelles s'étendrait à plus d'une heure par session de deux heures. De nombreux chercheurs émergeaient de tous les continents et j'avais ma demi-douzaine de Japonais, mes Australiens et même un hispanophone. Si les Français ne dépassaient pas le contingent de dix pour cent que j'avais fixé à Hawaï, ceux qui étaient invités arrivaient avec de remarquables travaux. Le château d'Artigny ne suffisait plus et il me fallut loger un bon tiers de mes invités dans des hôtels du voisinage, un problème qui se révélera moins conflictuel que je ne le craignais, quoique la vie de château fut un privilège réservé aux anciens et aux personnes à honorer.

Je pris un très grand plaisir à composer les menus offrant la gastronomie la plus légère possible afin que nul ne sorte de table gavé de quoi s'endormir dans la salle de conférence voûtée, à peine assez grande pour tenir toute l'assemblée. J'imposai l'exclusivité des vins de Touraine qu'un seul invité, l'un des vulgaires nouveaux riches habitués des cirques du paramagnétisme américain, traita de second choice, mais dut ciller sous mon regard méprisant. Les scientifiques anglo-saxons ne sont pas des baffeurs à midi, mais se défoulent volontiers le soir, à condition de se coucher tôt. L'ambiance générale aux repas sera exceptionnellement libre et chaudement amicale chez ces personnages habitués à se haïr plutôt qu'à s'entendre convivialement. J'avais préparé avec Mademoiselle Dasque, de l'Office du Tourisme de Touraine, un programme de réjouissances pour les dames qui alliait la légèreté élégante du Val de Loire à la découverte de curiosités alors moins connues, comme le musée consacré aux machineries de Léonard de Vinci. Toutes seront ravies. Phyllis Lasser, définitivement séduite par ces maudits Français, n'y trouvera pas la moindre imperfection. Jean-Pierre Ouvrard et ses choristes nous offriront un merveilleux concert de musique libertine de la Renaissance qui sera l'un de ses derniers avant sa mort prématurée. Son jeune chef refusait obstinément toutes les propositions d'enregistrements professionnels ou amateurs de ses concerts et il n'en existe aucune discographie.

En attendant cet épilogue, j'étais tombé en panne d'influx à la période où j'aurais dû avoir imprimé les plans du Symposium qui ouvrit avec tout le matériel brut nécessaire mais sans autre programme que celui de la première session. Elliott Lasser, réprobateur, ne s'y attendait pas et il fallut improviser tous les jours

le programme des sessions. Geoffrey Benness, Ronald Grainger, Harry Fisher et Gerald Wolff nous assistèrent avec efficacité. Nicole Laborie, Armelle Tiercelin, Sophie Tixier, Trudi Cantowine et ma femme se chargeront du confort des invités; Marc Giwerc déploiera sa capacité de séduction au service de la relation publique et de l'assistance technique. Je reste persuadé que c'est cette imperfection humaine au milieu d'une perfection du décorum et la distinction des cerveaux qui feront l'alchimie de ce moment inoubliable qui marquera l'esprit de Montbazou dont l'on parlera encore vingt ans après. Par contre, à cause de mon marasme, Milos Sovak et moi échouerons dans notre projet de créer en ces lieux une Contrast Media Society. J'avais à faire face à un déficit financier important; les représentants de l'industrie, ravis par le succès de ce symposium, s'en doutaient et ne voulaient pas que je l'assume seul; ils ne sauront jamais combien ils auraient dû ajouter à leurs contributions initiales, si j'avais accepté cet extra que l'honneur m'obligeait à refuser. Je vendrai mon Alpine à cette occasion, principalement parce qu'elle venait d'être vandalisée pour la troisième fois dans un parking couvert. J'achèterai une Fiat 500 fabriquée en Pologne, aussi humble que sûre.

7.10. ISR, LISBONNE, PORTUGAL, JUIN 1987

Le symposium s'acheva le vendredi après-midi et je repartis dès le lendemain pour Lisbonne. J'étais invité d'honneur et conférencier du Congrès de l'European Association of Radiology qui ne s'annonçait pas comme l'un des plus prospères car l'ambiance internationale glaçait de plus en plus les manifestations scientifiques classiques. J'avais obtenu la première réunion au complet du Comité exécutif de l'ISR et tout le monde viendra

à l'exception du délégué argentin dont on n'entendra plus parler. Je voyageai dans le même avion que Tokuro Nobechi; il profitait de ce rendez-vous en Europe pour commander un nouvel orgue pour l'Opéra de Tokyo dont il était l'un des administrateurs; j'appris alors que la référence de cet artisanat se trouve dans un village méconnu du Jura français. Meaney avait effectivement délégué un Américain représentant l'ACR. J'eus encore assez d'énergie pour exprimer ma confiance dans la bonne mise en route de nos projets.

Je ne connaîtrai pratiquement rien de Lisbonne, tant j'étais las. J'éprouvais un vrai mal de chien à écrire ma conférence et ma communication dont le sujet original traitait d'un aspect peu connu des hyperparathyroïdies développées dans le cadre des néoplasies endocriniennes multiples dont j'avais une très grosse série étudiée avec Pierre Corvol, un grand expert de l'hôpital Broussais. J'ai le souvenir d'une pléiade de jeunes hôtes portugaises, toutes charmantes et plus jolies les unes que les autres, mais toutes désœuvrées tant le lieu du congrès était désert. J'emmènerai toutefois Bruno Fornage manger de la morue dans un restaurant du bord de mer; radiologue réputé d'un centre anticancéreux rémois, il ne pouvait pas espérer être nommé professeur en France, faute d'être passé par l'internat; il s'était fait connaître comme pionnier de l'échographie des muscles et des tendons appliquée aux footballeurs du Stade de Reims; nous nous étions souvent rencontrés aux USA, alors qu'il cherchait, assez famélique d'allure extérieure, à se faire recruter par une université américaine; les pourparlers étaient très bien engagés pour qu'il s'installe à Houston, Texas, dans le prestigieux hôpital oncologique M.D. Anderson.

7.11. THE MEANEY'S RANCH, SHERMAN, NY, AOÛT 1987

Il fallait très sérieusement songer à prendre de vraies vacances. Pierre-Arthur était parti chez Thomas Meaney et j'allai le chercher au début du mois d'août. Je pris le vol Air Canada pour Toronto, louai une Ford Mustang et me lançai sur le highway qui passe par Niagara Falls. Il faisait un temps épouvantable et le versant américain n'est pas le plus spectaculaire. Je ne fis qu'apercevoir les chutes célèbrissimes. J'arrivai sans encombre à Sherman, un coin perdu dans l'état de New York près du lac Erié. Mon fils y passait des vacances actives à explorer la flore mycologique du ranch des Meaney parcouru sur un quad Honda; il était dévoré par les moustiques, fléau de l'été septentrional. Il y avait une bernache dans la mare du back-yard qui s'étendait sur des miles et Meaney élevait des mustangs dont il espérait bien faire des vedettes des champs de course alentour. Nous allâmes regarder la parade, la kermesse annuelle comme dans mon enfance martignolaise, nous mêlant à la petite foule des locaux en partie amish, admirant la Miss Sherman de l'année, entourée de ses dauphines à l'arrière d'un cabriolet Cadillac Eldorado bleu ciel flanqué d'un escadron de majorettes; c'était frais et charmant malgré la chaleur étouffante. Je repartis le lendemain avec mon fils par le côté canadien des chutes du Niagara, cette fois-ci sous un soleil étincelant; il y avait beaucoup de monde et le spectacle était frustrant par l'épaisseur de la vitre de protection destinée à dissuader les suicidaires potentiels. Nous n'avions pas le temps de nous inscrire pour un survol en hélicoptère et approcher des nuages de gouttelettes vrombissantes, frisson garanti et hommage au souvenir de Marilyn Monroe.

7.12. ICR'89 EN EXTRÊME-ORIENT, TOKYO, JAPON, SÉOUL, CORÉE DU SUD, SEPTEMBRE 1987

Il fallait impérativement connaître la radiologie asiatique autant que de s'en faire connaître. J'avais repéré sur un calendrier international la tenue à Séoul du Congrès de l'Asian-Oceanian Society of Radiology à la rentrée de septembre. Nous nous arrê tâmes d'abord à Tokyo où nous fûmes reçus par la Société Japonaise de Radiologie au cours d'un banquet officiel. Ce fût l'occasion de revoir Tokyo Nobechi et de faire connaissance avec quelques hauts dignitaires.

Je retrouvais Tokyo avec plaisir mais constatai avec une pointe de tristesse que mon ryokan avait été détruit. Shibuya et Ebisu étaient devenus méconnaissables dans la profusion de buildings modernes qui s'y étaient construits. La vie était devenue hors de prix et, si je retrouvai la boutique où j'avais acheté de très beaux kimonos en soie brodée en 1980, je ne pouvais plus accéder qu'au coton.

J'adorai Séoul dès mon arrivée. Belle ville hyperactive, très propre, enluminée d'un beau soleil, elle était habitée par des gens moins austères que les Japonais et moins fripons que les Chinois. La ville vivait dans l'attente des Jeux Olympiques de 1988 qui seraient certainement très bien organisés. En augurait la perfection de l'organisation du Congrès de l'AOCR par Man Chung Han, le secrétaire général, qui deviendra un ami. Avec beaucoup moins de moyens, il avait réussi à faire beaucoup mieux que les portugais à Lisbonne. Nous avions maintenant un stand démontable que les Coréens installèrent à la meilleure place du hall d'accueil. Il sera tenu tard Martine Jeannet, une jeune femme recrutée par Pasquier-Doumer, parfaitement bilingue, extraordinairement douée pour les